

ANGÈLE
(1833)

ALEXANDRE DUMAS

Angèle
drame en cinq actes, en prose

Porte-Saint-Martin. – 28 décembre 1833.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-75-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Aux acteurs qui ont joué dans Angèle.

*Mes amis,
Nous avons eu un succès de famille,
prenons et partageons.
À vous,*
ALEX. DUMAS.

Paris, 8 janvier 1834.

DISTRIBUTION

ALFRED D'ALVIMAR	M. Bocage
HENRI MULLER	M. Lockroy
JULES RAYMOND, jeune peintre	M. Chilly
MULLER père	M. Héret
DOMINIQUE, domestique d'Alfred	M. Vissot
Un notaire	M. Tournan
Un chasseur	M. Tournois
Un invité	M. Davesne
Un domestique	M. Fonbonne
La comtesse DE GASTON	M ^{lle} Verneuil
ANGÈLE	M ^{lle} Ida
ERNESTINE, marquise DE RIEUX	M ^{lle} Mélanie
Madame ANGÉLIQUE, tante d'Angèle	M ^{me} Adolphe
LOUISE, femme de chambre d'Angèle	M ^{lle} Oudry
FANNY, femme de chambre de la comtesse	M ^{lle} Adèle
Une dame	M ^{lle} Clourt
Invités, domestiques.	

Le premier et le second actes, à Cauterets, dans les Pyrénées ;
les trois derniers, à Paris.

ACTE PREMIER

ALFRED D'ALVIMAR

Un appartement de l'hôtel des Bains à Cauterets ; sur le premier plan, deux fenêtres latérales ; sur le deuxième, deux portes ; au fond, une alcôve fermant avec des rideaux ; de chaque côté de l'alcôve, cabinets de toilette.

Scène première

Ernestine, puis Louise.

ERNESTINE, regardant par la fenêtre à gauche

Depuis une heure, il se promène avec elle, sans daigner s'apercevoir que je suis là, le regardant et pleurant ; ou plutôt il m'a vue ; mais, maintenant, que lui importe, et qu'a-t-il besoin de se cacher ? ne me suis-je pas mise entièrement à sa merci ? – Oh ! je ne puis supporter plus longtemps ce supplice ! (Elle sonne.) Louise ! Louise !

LOUISE, entrant

Madame ?...

ERNESTINE

Allez dire à M. d'Alvimar que sa sœur l'attend pour prendre le thé.

LOUISE

Où le trouverai-je ?

ERNESTINE

Tenez, là. Ne le voyez-vous pas dans le jardin ?

LOUISE

Avec mademoiselle Angèle ?... Oui, oui ; j'y vais, madame.
(Elle sort.)

ERNESTINE

Depuis la nouvelle de la révolution qui a éclaté à Paris, il a complètement changé à mon égard. Cette enfant, qu'il ne songeait pas même à regarder, maintenant il ne la quitte plus ; ses yeux la poursuivent et la fascinent tour à tour, comme ils m'ont

fascinée et poursuivie... Oh ! cet homme a un but caché que Dieu connaît seul.

(Alfred entre par une des portes du cabinet de toilette.)

Scène II

Ernestine, Alfred.

ERNESTINE

Eh quoi ! vous entrez de ce côté ?

ALFRED

N'est-ce point pour cela que vous m'avez donné cette clef ?

ERNESTINE

Mais, si l'on voyait entrer chez moi par cette porte dérobée, que voudriez-vous qu'on pensât ?

ALFRED

Il m'aurait fallu faire le tour par le grand escalier.

ERNESTINE

Au fait, ce serait prendre trop de peine, quand il ne s'agit que de l'honneur d'une femme.

ALFRED

Est-ce pour me faire faire un cours de prud'homme que vous m'avez dérangé ?

ERNESTINE

Dérangé !... le mot est gracieux.

ALFRED

Il a le mérite d'exprimer exactement ma pensée.

ERNESTINE

Et vous ne prenez plus la peine de la cacher, n'est-ce pas ?

ALFRED, se versant du thé

Ma chère Ernestine, vous êtes, depuis quelques jours, dans une disposition d'esprit bien fâcheuse.

ERNESTINE

Vous mettez tant de soin à l'entretenir !

ALFRED

Prenez-vous une tasse de thé ?

ERNESTINE

Merci.

ALFRED, feuilletant le journal

Ah ! il est question de votre mari.

ERNESTINE

Du marquis de Rieux ?... Et comment ?

ALFRED

Il suit la famille déchue.

ERNESTINE

Dans sa position auprès d'elle, c'est presque un devoir.

ALFRED

Qu'il remplit par ostentation.

ERNESTINE

Vous calomniez jusqu'au dévouement.

ALFRED

Jusqu'à ce qu'on m'en cite un véritablement désintéressé.

ERNESTINE

Celui du marquis.

ALFRED

Pourquoi plus qu'un autre ?

ERNESTINE

Mais c'est celui du lierre qui s'attache aux débris.

ALFRED

Parce qu'il ne sait comment s'accrocher aux murs neufs.

ERNESTINE

Athée !

ALFRED

Sceptique, tout au plus... – Hélas ! la vie humaine est ainsi faite, Ernestine ; sa superficie est resplendissante de passions généreuses et d'actions désintéressées. C'est l'eau d'un étang dont la surface reflète les rayons du soleil. Mais, regardez au fond, elle est sombre et boueuse. Certes, votre mari fera sonner bien haut son attachement à ses princes légitimes, son exil volontaire près d'un exil forcé ; en le répétant aux autres, il finira peut-être par croire lui-même qu'il est un modèle de générosité ; il ne

fera pas attention que sa grandeur d'âme n'est qu'un composé de petites bassesses ; qu'il bâtit une pyramide avec des cailloux. Il y a plus ; si quelqu'un allait lui dire : « Vous quittez la France, non que vous soyez dévoué à vos princes légitimes, non parce que les grands malheurs réclament les grands dévouements, mais parce que votre titre de marquis vous fait plaisir à entendre prononcer, et qu'à la cour du roi déchu seulement, on vous appellera marquis ; parce que vous aviez trois ou quatre croix qui ne vont bien que sur un habit à la française, et que vous tenez à conserver votre habit à la française et à porter vos croix, lesquelles font la seule différence qui existe entre vous et le valet de chambre de Sa Majesté ; parce que toutes vos habitudes enfin étaient enfermées dans un cercle qui s'est déplacé, et que vous avez suivi, comme l'atmosphère suit la terre. » Je crois que celui qui lui dirait cela l'étonnerait tout le premier.

ERNESTINE

Mais je ne vous ai jamais entendu parler ainsi.

ALFRED

C'est que, pour la première fois, je pense tout haut devant vous.

ERNESTINE

Je ne vous eusse pas aimé, Alfred.

ALFRED

Et vous eussiez bien fait, Ernestine.

ERNESTINE

Oh ! mon Dieu !

ALFRED

Je désirais être pour vous l'objet d'un caprice et non d'une passion ; pourquoi m'avez-vous donné plus que je ne demandais ?

ERNESTINE

Mais dites-moi donc que tout cela n'est qu'une plaisanterie atroce ! N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous raillez ?

ALFRED

Je n'ai jamais parlé si sérieusement.

ERNESTINE

Vous me torturez à plaisir.

ALFRED

Non, je vous éclaire à regret. Rappelez-vous ma conduite, et vous me rendrez plus de justice. Quand je vis ce que je n'avais envisagé que comme une liaison passagère devenir, de votre part, un sentiment profond, je pensai qu'il était temps de s'arrêter là : je prétextai un voyage aux eaux. Je suis venu ici ; car je présumais que vous finiriez par faire quelque imprudence qui nous perdrait tous deux. Cette imprudence n'a pas tardé ; et, un jour, sous prétexte que vous ne pouviez vivre sans moi, vous êtes arrivée ici sous le titre de ma sœur.

ERNESTINE

Malheur ! mais je vous aimais tant, que je ne pouvais supporter votre absence.

ALFRED

Un jour de plus, peut-être, et vous eussiez craint mon retour.

ERNESTINE

Mais, malheureux ! vous ne croyez donc à rien ?

ALFRED

Vous vous trompez, Ernestine ; je ne révoque pas les choses en doute ; je vois au delà ; voilà tout.

ERNESTINE

Vous êtes glaçant.

ALFRED

Je suis vrai.

ERNESTINE

Mais où donc avez-vous étudié le monde ?

ALFRED

Dans le monde.

ERNESTINE

Et sans doute vous vous croyez meilleur que les autres.

ALFRED

Je le fus.

ERNESTINE

Et vous vous êtes lassé de l'être ?

ALFRED

La vie humaine se divise généralement en deux parties bien tranchées : la première se passe à être dupe des hommes.

ERNESTINE

Et la seconde ?

ALFRED

À prendre sa revanche.

ERNESTINE

Vous en êtes à la dernière ?

ALFRED

J'ai trente-trois ans.

ERNESTINE

Est-ce un rêve ?

ALFRED

Tenez, Ernestine, vous n'êtes point une femme ordinaire. Écoutez, et vous me connaîtrez.

ERNESTINE

Je ne vous connais que trop pour mon malheur !

ALFRED

Et, si je guéris, avec des paroles vraies, l'amour que j'ai fait naître avec des paroles fausses, ne demeurerez-vous pas mon obligée, puisque vous aurez l'expérience de plus ?

ERNESTINE

Parlez donc.

ALFRED

Je n'ai pas toujours été désenchanté de tout, comme je le suis, Ernestine. Je suis entré dans la vie par une porte dorée. Mon père était maître d'une fortune immense et j'étais son seul enfant. En 1819, j'avais vingt et un ans : la mort m'enleva mon père ; un procès injuste, ma fortune. C'est de là que date mon premier doute. Le doute, quand il naît, commence aux hommes et ne s'arrête pas même à Dieu. Je rassemblai les débris de ma fortune, vingt mille francs, à peu près. Ce n'était pas tout à fait la moitié

de ce que je dépensais en un an. L'éducation universitaire que j'avais reçue et qui m'avait fait vingt fois le premier du collège ne m'avait rien appris pour la vie réelle. J'avais tout effleuré, rien approfondi. Au milieu d'un salon, je paraissais apte à tout ; rentré chez moi, j'étais accablé moi-même de la conviction de mon impuissance. N'importe, je ne voulus pas me rendre sans lutter. Je divisai la faible somme qui me restait, je me donnai quatre ans pour rétablir ma position, ou pour m'en créer une autre, par tous les moyens honorables que l'industrie met aux mains des hommes. Ce fut une espèce de défi porté au monde et à Dieu, et après lequel je pensai que je ne devrais plus rien ni à l'un ni à l'autre, si je ne réussissais pas. Je tentai tout. En quatre ans, j'usai en forces et en courage ce qui suffirait à une existence tout entière de douleurs. À la fin de ce terme, les derniers restes de ma fortune glissèrent petit à petit entre mes mains, et je me trouvai, à vingt-cinq ans, ruiné, las de tout, isolé, sans un seul ami sur la terre, sans un seul parent au monde, malheureux autant qu'il est donné à une créature humaine de le devenir, et cependant n'ayant pas en face de Dieu une seule action mauvaise à me reprocher, je vous le jure, Ernestine, sur tout ce que je regardais autrefois comme sacré. Je balançai un instant entre le suicide et la vie nouvelle où j'allais entrer.

ERNESTINE

Mais c'est tout un monde nouveau que vous m'ouvrez là.

ALFRED

Oui, n'est-ce pas ? vous ne pouviez vous douter, quand vous voyiez l'homme des salons et des femmes, l'homme des petits soins futiles et de la galanterie empressée, que cette tête éventée et ce cœur joyeux eussent jamais pu renfermer une pensée profonde et une amère agonie ! Cela est pourtant ainsi : il y a en moi deux hommes, dont le second, dans quelque temps, n'aura rien conservé du premier... Du moment que je m'étais décidé à vivre, je jetai les yeux sur le monde ; il semblait qu'un voile fût tombé de ma vue, tant chaque chose m'apparut sous sa véritable forme.

Je reconnus des hommes qui étaient encore ce que j'avais été, et je me pris à rire en voyant comme, autour d'eux, chacun tirait à soi un lambeau de leur honneur ou de leur fortune, jusqu'à ce qu'à la fin il se trouvassent nus et désespérés comme je l'étais. Puis, dès que je fus convaincu que le mal particulier concourait au bien général, il me parut de droit incontestable de rendre aux individus le mal que la société m'avait fait, du moment que du mal des autres naîtrait un bien pour moi ; car faire le mal pour le plaisir du mal est un travail inutile. Alors je me pris à réfléchir. Je me dis qu'il serait d'un homme de génie de rebâtir, avec les mains frêles et délicates des femmes, cet échafaudage de fortune que la main de fer des événements et des hommes avait renversé. Ce calcul en valait un autre, et j'y trouvais, de plus, le plaisir. Dès lors je devins courtisan de caresses ; les boudoirs furent mes antichambres ; une déclaration d'amour me valut une place ; un premier baiser, la croix. Les femmes sont d'admirables sollicitueuses : j'utilisai le crédit de chacune d'elles ; j'obtins pour moi et je n'ôtai rien à personne ; une brouille leur laissait leur crédit, où je voyais qu'elles allaient l'user en ma faveur ; c'est de la délicatesse ou je ne m'y connais pas.

ERNESTINE

Mais aucune ne vous a donc aimé ?

ALFRED

Toutes en ont eu l'air ; mais, comme, jusqu'à présent, aucun malheur n'en est résulté, je commence à en douter. Je vous en fais juge vous-même, Ernestine. Vous connaissez quelques-unes des femmes qui m'ont porté où je suis : je dus à madame de Breuil un secrétariat d'ambassade à Madrid. J'y restai trois mois ; quand je revins, je n'eus pas besoin de me brouiller avec elle. La jolie madame d'Orsay voulait un amant titré : grâce à elle, je devins baron. Nous nous séparâmes ; son amour n'en devint que plus aristocratique, et je fus remplacé par un comte. À vous, Ernestine, je dus cette croix et un bonheur si réel, que je tremblai de le voir finir, et cela est si vrai, que, dès que je m'aperçus que

votre amour prenait les symptômes d'une passion, je partis. Ce qui devait nous sauver tous deux vous perdit seule ; vous vîtes me rejoindre, et vous eûtes tort. Eh bien, comprenez-vous maintenant ? Cet ouragan de trois journées qui a soufflé sur la vieille cour, en l'emportant avec lui, vient de renverser l'édifice que six ans de calculs et de peine avaient bâti. Pensions, titres, croix, le bras nu du peuple vient de m'arracher tout cela ; tout est à recommencer, tout est à refaire, et j'ai trente-trois ans !... et là, là... (frappant son cœur) du dégoût, comme un homme qui sort vieux de la vie. Oh ! je crois que j'échangerais volontiers cette existence pleine de force et de santé contre l'existence de ce jeune Henri Muller, le fils de notre hôte, qui mourra avant un an peut-être, qui mourra du moins les yeux sur la vie, regrettant ce monde et croyant à un autre.

ERNESTINE

Oh ! Alfred, qui m'eût dit que ce serait vous que je plaindrais ?

ALFRED

Oui, plaignez-moi ! car vous êtes la seule femme qui, me connaissant, puisse me plaindre. Et il a fallu, pour que je vous dise ces choses, il a fallu que mon cœur fût brisé, et ce n'a pu être que par une blessure que sortît à vos yeux tout le secret de ma vie passée et future.

ERNESTINE

Et maintenant ?

ALFRED

Maintenant, je vous l'ai dit, j'ai tout perdu.

ERNESTINE

Tout... Écoutez, Alfred ; moi aussi, j'ai tout perdu : la fortune du marquis était en pensions et en places ; mais il me reste pour quarante mille francs, à peu près, de diamants ; partageons.

ALFRED

Merci, Ernestine, vous êtes bonne ; gardez-les : je vois que vous ne m'avez pas compris.

ERNESTINE

Mais qu'allez-vous devenir ?

ALFRED

Je vous ai dit que c'était tout un édifice à rebâtir.

ERNESTINE

Et vous allez vous remettre à l'œuvre ?

ALFRED

Je m'y suis remis.

ERNESTINE

Comment ! cette jeune Angèle ?...

ALFRED

En sera la première pierre.

ERNESTINE, sonnant Louise qui entre

Faites préparer ma voiture.

ALFRED

Vous partez ?

ERNESTINE

Je pars.

ALFRED

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne vous accompagne pas.

ERNESTINE

Je le devine.

ALFRED

Et où allez-vous ?

ERNESTINE

Le sais-je ?... M'enfermer... m'ensevelir dans une retraite.

ALFRED

À quoi bon ? et qu'y ferez-vous ?

ERNESTINE

J'y pleurerai ma faute !

ALFRED

Ernestine !... avant un an, je vous donne rendez-vous dans le monde, des perles au cou, des fleurs sur le front.

ERNESTINE

Mais vous oubliez, malheureux !... que, par vous, j'ai tout perdu... fortune et position...

ALFRED

Vous changerez de position et vous referez une fortune.

ERNESTINE

Par quels moyens ?

ALFRED

Je vous promets, quand nous nous rencontrerons, de ne pas exiger de vous cette confiance.

ERNESTINE

Oh ! vous feriez douter une fille de la vertu de sa mère.

ALFRED

LOUISE, entrant

Madame, le postillon attelle.

ERNESTINE

C'est bien ; venez m'aider à faire mes préparatifs de départ.
(Elles entrent toutes deux dans la chambre voisine.)

Scène III

Alfred, puis Dominique.

ALFRED

Oh ! ces événements qui retombent sur moi, comme le rocher de Sisyphe, quand je commence à croire que ma fortune a pris son équilibre... Oui, je l'aurais aimée et aimée longtemps... J'ai fait avec elle le fanfaron d'égoïsme, et, au fond du cœur... Ah !

DOMINIQUE, entrant

Monsieur part-il aussi ?

ALFRED

Non, Dominique.

DOMINIQUE

Ah ! c'est que l'ami de monsieur, ce jeune peintre...

ALFRED

Jules Raymond ?

DOMINIQUE

C'est cela. Il arrive de sa tournée dans les Pyrénées, et, comme il retourne à Paris... si monsieur était parti, il aurait eu bonne compagnie.

ALFRED

Il s'est informé de moi ?

DOMINIQUE

Tout de suite ; ai-je eu tort de lui dire que monsieur était ici ?

ALFRED

Pas du tout.

JULES, dans l'escalier

Dominique ! Dominique ! mais où diable est-il donc, que je l'embrasse ?

ALFRED

Par ici, cher ami. (À Dominique.) Passe chez madame, et vois si tu peux lui être bon à quelque chose.

Scène IV

Alfred, Jules Raymond.

JULES

Dieu te soit en garde, mon don Juan ! que fais-tu de la vie ?

ALFRED

Demande-lui plutôt ce qu'elle fait de moi, et nous verrons ce qu'elle osera te répondre.

JULES

Ah ! de l'ingratitude ! tu la traites comme une maîtresse.

ALFRED

Crois-moi, Jules, il est facile d'être reconnaissant envers elle quand on la traverse comme toi, n'en acceptant que ce qu'elle a de bon ; riche assez pour repousser avec de l'or ce qu'elle a de mauvais, et une palette à la main pour railler ce qu'elle a de ridicule.

JULES

Allons, tu es dans ton jour de fièvre... Parlons d'autre chose.

ALFRED

Oui... Je te croyais de l'autre côté de la sierra Morena.

JULES

J'ai repris la poste, mon ami, et je brûle les routes. Je veux revoir Paris, en ce moment. Je retrouverai toujours la sierra, les Alpes, les Cordillères ; mais le Paris de juillet, tout chaud de sa révolution... avec ses pavés mouvants... ses maisons criblées de balles, cela se voit une fois, non dans la vie d'un homme, mais dans la durée d'un monde ! et je veux le voir, entends-tu ?

ALFRED

Hâte-toi donc alors, enthousiaste !... car il ne faut qu'un jour pour remettre en place des milliers de pavés... Il ne faut qu'un peu de plâtre pour effacer la trace de bien des balles... et vienne une pluie d'été, le sang que la liberté aura versé dans les rues sera lavé à tout jamais... et alors... va, enthousiaste ! va, poète, artiste !... et tâche de deviner qu'une révolution a passé par là.

JULES

Mon ami, permis à toi de la calomnier. Je connais ton opinion.

ALFRED

Mon opinion !... Est-ce que j'en ai une ?

JULES

Tu étais un gentilhomme de l'ancienne cour.

ALFRED

Je serai un citoyen de la nouvelle.

JULES

Que feras-tu de la marquise de Rieux ?

ALFRED

Demande-moi plutôt ce que j'en ai fait.

JULES

Il n'y a qu'un mois que tu étais au mieux avec elle.

ALFRED

Il y a une heure que j'y suis au plus mal.

JULES

Elle est donc à Cauterets ?

ALFRED, montrant la porte

Elle est là.

JULES

Et qu'y fait-elle ?

ALFRED

Ses malles.

JULES

Elle retourne à Paris ?

ALFRED

Dans dix minutes.

JULES

Je te laisse.

ALFRED

Pourquoi cela ?

JULES

Il y aura une scène d'adieux...

ALFRED

En restant, tu me l'épargneras.

JULES

Ma foi, non.

ALFRED

Je t'en prie.

JULES

La voilà.

Scène V

Les mêmes, Ernestine.

ERNESTINE, sans voir Jules

Adieu, monsieur. (L'apercevant.) Ah ! pardon, vous êtes en compagnie...

ALFRED

Aviez-vous quelque chose à me dire ?

ERNESTINE

Oh ! rien, je vous jure.

ALFRED, lui tendant la main
Ernestine, soyez heureuse.

ERNESTINE

J'aurais envie, par pitié, de faire le même vœu pour vous.

ALFRED

Qui vous en empêche ?

ERNESTINE

Ce serait presque un blasphème contre la Providence.

ALFRED

Au revoir.

ERNESTINE

Oh ! adieu, j'espère... (À Jules.) Monsieur, je vous salue. (À Alfred.) Vous permettez que votre domestique m'accompagne jusqu'à ma voiture ?

ALFRED

Disposez de lui.

ERNESTINE

Venez, Dominique.

(Elle sort.)

Scène VI

Jules, Alfred.

JULES

Cette femme-là t'aimait véritablement, Alfred.

ALFRED

Je le crois.

JULES

Et tu as eu le courage de rompre avec elle !

ALFRED

Monsieur le peintre, comment représenteriez-vous la Nécessité ?

JULES

Sourde et aveugle.

ALFRED

Et tu aurais raison ; c'est ainsi qu'elle est faite, et cependant,

si tu n'avais pas été là, peut-être aurais-je eu la faiblesse de retenir cette femme.

JULES

Il n'y a pas de temps perdu. (Allant vers une croisée.) Par cette fenêtre, tu peux la rappeler.

ALFRED

Ce serait une folie. Merci, Jules.

JULES

Elle monte en voiture.

ALFRED

C'est bien.

JULES

Elle regarde de ce côté... Un signe, Alfred, un regard de toi, et elle ne part pas.

ALFRED

Il faut qu'elle parte.

JULES

Le postillon monte à cheval ; elle dit adieu à ton domestique ; elle lui jette une bourse ; la voiture s'ébranle... Adieu, belle marquise, adieu !

ALFRED, se levant lentement et allant à la fenêtre

Oui, la voiture s'éloigne ; à peine si on l'aperçoit dans le nuage de poussière que soulèvent ses roues... Elle tourne le coude que fait la route... Le chemin reste vide ; tout ce qui s'est passé n'était qu'un rêve ; je me réveille libre : je respire.

JULES

Libre ! Mais, de cette fenêtre, et avec cette femme, tu vois s'envoler tout ton espoir d'avenir.

ALFRED

Elle me laisse plus qu'elle ne m'emporte.

JULES

Comment ?

ALFRED

Regarde par cette autre fenêtre : il ne s'agit, dans ce monde, que de savoir changer à temps ses points de vue : c'est un axiome

de peinture.

JULES

Eh bien, c'est le jardin de l'établissement de bains.

ALFRED

Qu'aperçois-tu sous ce mélèze ?

JULES

Une jeune personne de quinze à seize ans.

ALFRED

Comment trouves-tu cette enfant ?

JULES

Elle me paraît charmante.

ALFRED

C'est la fille du général comte de Gaston.

JULES

Son père a été tué en 1815.

ALFRED

Elle porte un noble nom, n'est-ce pas ?

JULES

Certes.

ALFRED

Avant un mois, elle sera ma femme.

JULES

Tu es fou.

ALFRED

En ai-je l'air ?

JULES

Et ses parents.

ALFRED

Elle n'a que sa mère.

JULES

Elle ne consentira jamais.

ALFRED

La jeune fille m'aime.

JULES

Et... riche ?

ALFRED

Non ; mais, comprends-tu, Jules ? le nouveau gouvernement, chancelant encore sur sa base demi-populaire, trop faible pour fonder un système nouveau, n'a d'autre ressource que de se jeter entre les bras des hommes de Napoléon ; un mois encore, et toutes les capacités de 1812 seront rentrées aux affaires. La comtesse de Gaston a conservé sur cette noblesse d'épée et d'épaulettes toute l'influence que lui donne le nom de son mari. Sais-tu une place à laquelle ne puisse parvenir son gendre ?

JULES

Voilà justement pourquoi tu as peu de chances de le devenir.

ALFRED

Je croyais t'avoir dit que cette enfant m'aimait.

JULES

Eh bien ?

ALFRED

Dans quelques jours, la mère revient de Madrid, où elle sollicite la levée du séquestre de biens assez considérables que son mari y acheta pendant le règne de Joseph : je lui demanderai la main d'Angèle.

JULES

Elle te la refusera.

ALFRED

Oui, si je lui en laisse la possibilité.

JULES, riant

Tu es un infâme !... Pauvre enfant ! innocente et belle, entrant dans la vie à peine, et qui ne se doute pas que sa vie ne lui appartient déjà plus ; qu'un démon l'a enlacée dans un cercle invisible d'où elle ne pourra sortir, et que ses jours vont se faner comme les fleurs dont elle se fait une couronne ! Adieu ; je me perdrais en restant plus longtemps avec toi. À propos, si tu as besoin de moi, tu sais que mon amitié, ma bourse, tout est à ton service.

ALFRED

Merci de ton amitié ; je l'ai, et je la garde ; quant à ta bourse,

tu connais mes principes là-dessus.

JULES

C'est une bizarre délicatesse.

ALFRED

Que je pousse à l'excès.

JULES

Nous nous reverrons à Paris.

ALFRED

À l'hôtel de ma belle-mère. Chut ! Henri Muller.

JULES

Oh ! comme il est changé depuis mon passage ici.

Scène VII

Les mêmes, Henri.

HENRI

Salut, messieurs ! Vous ne me reconnaissiez pas, monsieur Jules ; je comprends : il y a bientôt trois mois que nous ne nous étions vus.

JULES

Mais non : je vous trouve mieux.

HENRI

Merci ; mais vous oubliez que je suis médecin. (À Alfred.) Je venais vous demander, monsieur, si madame votre sœur retourne à Paris, ou ne fait qu'une excursion dans nos montagnes.

ALFRED

Elle retourne à Paris.

HENRI

Ainsi, cet appartement qu'elle occupait demeure libre ?

ALFRED

Dès ce moment, il est à votre disposition

HENRI

C'est que, comme il est le plus commode de l'établissement, mon père compte l'offrir à mademoiselle Angèle de Gaston.

ALFRED

Au fait, il est très-convenable.

HENRI

Et la comtesse arrivant...

ALFRED

Quand ?

HENRI

Demain.

ALFRED

Ah !

JULES, bas, à Alfred

Demain : tu entends.

ALFRED, de même, à Jules

J'ai vingt-quatre heures devant moi, et j'ai une double clef de l'appartement. (À Henri.) C'est avec le plus grand plaisir, monsieur, que je saisis cette occasion de vous être agréable.

HENRI

Merci ; mademoiselle Angèle craignait...

ALFRED

Je vais moi-même la rassurer.

HENRI

Elle est au jardin avec sa tante.

ALFRED

Je le sais ; mille grâces. Je vais envoyer Dominique, afin qu'il enlève de cette chambre les effets qui pourraient m'appartenir. – Viens-tu, Jules ?

JULES

Adieu, monsieur Muller ; si vous venez à Paris, nous nous reverrons, je l'espère.

HENRI

Vous partez ?

JULES

À l'instant... Au revoir.

HENRI

Dieu le veuille !

Scène VIII
Henri, puis Domionique.

HENRI

Cet appartement est donc celui que va habiter Angèle ! cette chambre sera la sienne ! Sur cette causeuse où je suis, elle fera sa prière du soir, et peut-être y mêlera-t-elle mon nom, car elle doit prier pour tous ceux qui souffrent ; et puis c'est là qu'elle dormira d'un sommeil aux rêves purs comme ceux des anges. Ô jeune fille ! que la vie est pour toi fraîche et joyeuse à parcourir ! car, en la voyant si innocente et si pure, quel est, je ne dirai pas l'homme, mais le démon même, qui tenterait de la souiller ?... Dieu te la fasse longue de tous les jours qui manqueront à la mienne !...

(Pendant ces quelques mots, dits lentement et avec faiblesse, deux femmes de chambre sont entrées, ont préparé le lit ; Dominique a pris quelques objets.)

DOMINIQUE, à Henri

Je crois que c'est tout, monsieur.

HENRI

Très-bien. – Et la clef ?

DOMINIQUE

Elle est à la porte.

HENRI

Allez dire à ces dames qu'elles peuvent venir. (Il va lentement à la fenêtre.) La voici ! Qu'elle a l'air heureux ! Cet Alfred qui ne la quitte pas ; il revient de ce côté avec elle ; qu'a-t-il donc besoin de l'accompagner sans cesse ? (Il toussé, et porte sa main avec douleur à sa poitrine.) Cette chaleur me tue.

ALFRED, dans le corridor

Par ici, mesdames, par ici.

Scène IX

Henri, madame Angélique, Alfred, Angèle.

MADAME ANGÉLIQUE, achevant une histoire

Et cette aventure est arrivée à une de mes amies qui me l'a racontée elle-même.

ALFRED

C'est horrible ! heureusement que, de nos jours, de pareilles choses ne se renouvellent pas. (À part.) Encore cet Henri ! (À Henri.) Vous avez voulu, comme fils du maître de l'établissement, installer vous-même ces dames.

HENRI

J'ai veillé à ce que rien ne leur manquât.

ANGÈLE

Et je vous en remercie.

MADAME ANGÉLIQUE

Est-ce que ma chambre est aussi grande que celle-ci ? J'y mourrai de peur.

HENRI

Beaucoup moins grande.

MADAME ANGÉLIQUE

Tant mieux ; et où est-elle ?

HENRI

En voici la porte.

MADAME ANGÉLIQUE

Monsieur Henri, ayez la bonté de m'y accompagner.

ANGÈLE

Oh ! je vous livre ma tante pour la plus grande peureuse...

HENRI

Je suis prêt, madame, à faire avec vous la visite de votre appartement.

MADAME ANGÉLIQUE

C'est qu'il arrive tant de choses ! Tenez, une dame du couvent où j'étais m'a vingt fois raconté...

(Elle sort avec Henri.)

Scène X
Alfred, Angèle.

ANGÈLE

Ma pauvre tante, elle devrait bien se corriger de ses frayeurs.

ALFRED

Ce n'est pas moi qui le lui conseillerai.

ANGÈLE

Pourquoi cela ?

ALFRED

Parce que j'en profite, et que je dois à la dernière d'être un instant seul avec vous.

ANGÈLE

Égoïste !

ALFRED

Ne le deviendrez-vous donc jamais ?

ANGÈLE

N'ai-je point assez de défauts ?

ALFRED

Je donnerais une de vos vertus pour vous voir celui-là.

ANGÈLE

Parlons d'autre chose. Votre sœur est donc partie ?

ALFRED

Vous l'avez vue monter en voiture.

ANGÈLE

Je croyais qu'elle devait rester plus longtemps.

ALFRED

C'était son intention d'abord.

ANGÈLE

Se trouvait-elle mal ici ?

ALFRED

Une petite querelle entre nous...

ANGÈLE

Fi ! entre frère et sœur. Je parie que vous aviez tort.

ALFRED

Voilà bien un jugement de femme !

ANGÈLE

C'est-à-dire ?...

ANGÈLE

Partial.

ALFRED

Et pourquoi ?

ANGÈLE

Vous ne savez pas la cause de la querelle, et, d'avance, vous la jugez.

ALFRED

J'ai tort, et je ne demande pas mieux que de me rétracter.

ANGÈLE

ALFRED

Et, pour cela, il faut que je vous raconte...

ANGÈLE

Sans doute, ou je persiste dans ma première opinion.

ALFRED

Plus tard.

ANGÈLE

Pourquoi pas tout de suite ?

ALFRED

Il y a encore dans vos yeux trop de curiosité et pas assez d'indulgence.

ANGÈLE

Ai-je donc l'air bien sévère ?

ALFRED

Regardez-moi en face, que j'en juge.

ANGÈLE, souriant

Voyez.

ALFRED

Je me hasarde.

ANGÈLE

Et moi, j'écoute.

ALFRED

Ma sœur avait pour moi des projets de mariage avec une amie de pension.

Jolie ?

ANGÈLE

Ma sœur le dit.

ALFRED

Et vous ?

ANGÈLE

Je le croyais il y a trois mois.

ALFRED

Après ?

ANGÈLE

Aujourd'hui, je lui ai dit positivement qu'elle devait renoncer à cet espoir.

ALFRED

Et pourquoi ?

ANGÈLE

Parce que j'en aimais une autre.

ALFRED

Vous ?

ANGÈLE

Je croyais que vous le saviez.

ALFRED

M'avez-vous jamais confié ce secret ?

ANGÈLE

Non ; mais peut-être auriez-vous pu le deviner.

ALFRED

Et ?...

ANGÈLE, embarrassée

ALFRED

Et, comme la mère de la personne que j'aime arrive demain ; que, demain, je compte avouer à la mère ce que je n'ai point encore osé dire à la fille...

ANGÈLE, étourdimement

Ma mère répondra que je suis trop jeune encore.

ALFRED, avec passion

Vous savez donc de qui il est question ? Ah !...

ANGÈLE

ANGÈLE

Que vous êtes cruel !

ALFRED

Et que répondra sa fille ?...

ANGÈLE

Hélas !... la consultera-t-on ?

ALFRED

Mais si on la consulte ?

ANGÈLE

Il me semble que seulement alors il sera temps qu'elle donne son avis, en supposant encore que cet avis lui soit demandé par sa mère.

ALFRED

Angèle ! c'est vous qui êtes cruelle ; pourquoi ne pas vouloir que je sois fort de votre aveu ?

ANGÈLE

Oh !

ALFRED

Ou du moins de votre consentement. Pourquoi ne pas vouloir que je puisse dire à votre mère : « C'est non-seulement en mon nom, mais en celui de votre fille, que je viens vous la demander à genoux ? » Quelle influence voulez-vous que mes paroles prennent sur elle, ces paroles d'un étranger qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne connaît pas, qu'elle ne reverra jamais ? Mais, si je puis lui dire en même temps : « Le bonheur de votre fille, de votre jeune et belle Angèle, est lié au mien, et notre bonheur à tous deux est dans un mot de votre bouche ! » dites, dites, Angèle, votre mère aura-t-elle le courage de ne pas le prononcer ? Dites-moi, au nom du ciel, dites-moi si je puis prier pour nous deux ?

ANGÈLE

Voici ma tante.

Scène XI

Les mêmes, madame Angélique, Henri.

ALFRED, faisant semblant de continuer une conversation, et feignant de ne pas voir les arrivants

J'étais en Espagne, alors. Vous ne connaissez pas l'Espagne, mademoiselle ? Des villes et des hommes du moyen âge ; le xv^e siècle exhumé vivant avec ses moines, ses cavaliers, ses amours.

MADAME ANGÉLIQUE

Et ses voleurs.

ALFRED, se retournant

Ah !

HENRI

Rassurez-vous, madame, ils ne passent pas la Bidassoa.

ALFRED

Demandez à M. Henri s'il n'est pas de mon avis.

HENRI

Je ne connais pas l'Espagne.

ALFRED

Quoi ! si près que vous en êtes, vous n'avez pas été curieux de voir Madrid avec ses balcons de fer et son Escorial sombre comme un couvent ; Barcelone, étendant ses deux bras à la mer comme un nageur qui s'élance ; Grenade la Mauresque, avec ses palais à dentelles de pierre ; Cadix, qui semble un vaisseau prêt à mettre à la voile, et que la terre retient par un ruban ; puis, au milieu de l'Espagne, comme un bouquet sur le sein d'une femme, Séville l'Andalouse, la favorite du soleil, aux bosquets d'orangers, aux haies de lauriers-roses ? Oh ! le ciel de l'Andalousie et l'amour d'une Française, ce serait le paradis dans ce monde !

ANGÈLE

Enthousiaste !

ALFRED

Oui, vous avez raison. Vous me faites souvenir que l'enthousiasme est une fleur de la jeunesse, dont le désenchantement est le fruit. Oh ! n'en veuillez pas à mon cœur de s'être conservé plus

jeune que mon âge.

ANGÈLE

Et vous, monsieur Henri, êtes-vous enthousiaste ?

HENRI

L'enthousiasme est le partage de l'homme heureux ; la croyance seule reste à celui qui souffre. Je crois, voilà tout ; et c'est mon âge, à moi, qui est moins vieux que mon cœur.

ANGÈLE

Mais quelle différence d'années y a-t-il donc entre vous deux ?

ALFRED

Dix ans, je crois.

MADAME ANGÉLIQUE

Mais ce n'est rien que dix ans.

HENRI

Dix ans ne sont rien, dites-vous ? Si Dieu me les accordait, je croirais qu'il me fait don de l'éternité.

LOUISE, entrant

Monsieur Henri, M. Muller vous demande.

HENRI, prenant son chapeau

Vous le voyez, mesdames, mon père est comme moi : il calcule la rapidité du temps, et il veut que je le passe près de lui.

MADAME ANGÉLIQUE

Je le lui pardonne, si vous promettez de revenir demain nous faire un instant compagnie.

HENRI

Pour vous attrister encore !

ANGÈLE

Qu'importe que vous nous laissiez un peu de votre mélancolie, si vous emportez un peu de notre gaieté.

HENRI

Merci. Votre gaieté est dans la candeur de votre âme ; soyez longtemps gaie.

MADAME ANGÉLIQUE, à Louise

Prenez cette bougie pour éclairer M. Henri, nous avons assez

de la lampe. – Bonsoir, monsieur Henri.

HENRI, se retournant

Bonsoir, mesdames.

(Pendant qu'il sort et que madame Angélique le reconduit, Alfred baise vivement la main d'Angèle.)

ANGÈLE

Que faites-vous ?...

MADAME ANGÉLIQUE, se retournant

Hein ?

ALFRED, ramassant l'ouvrage d'Adèle et le lui présentant

L'ouvrage de mademoiselle qui était tombé... (À Angèle.) Le voici.

Scène XII

Les mêmes, hors Henri.

Madame Angélique s'assied de l'autre côté d'une petite table à laquelle est Angèle ; Alfred, au milieu d'elles, plus près d'Angèle. Toutes deux prennent leur ouvrage et travaillent.

MADAME ANGÉLIQUE

Comment, monsieur d'Alvimar, votre sœur osait coucher seule ici ?

ALFRED, à madame Angélique

Sans la moindre crainte. (À Angèle.) Votre main, Angèle.

MADAME ANGÉLIQUE

Dans ces grands appartements ?

ALFRED, à madame Angélique

Quel danger voulez-vous qu'il y ait ? (À Angèle.) Oh ! de grâce !...

MADAME ANGÉLIQUE

Il me semble toujours, au moindre vent qui agite ces rideaux, qu'il y a quelqu'un caché derrière.

ALFRED, bas, à Angèle

Oh ! Angèle, Angèle ! (Haut, à madame Angélique.) Je ferai avec vous, si vous le voulez, une visite domiciliaire. (Bas, à Angèle toute passive, qui lui abandonne sa main.) Merci, merci.

MADAME ANGÉLIQUE

Nous l'avons faite avec M. Henri... et, cette nuit, je n'aurai pas peur... Mais c'est une précaution qu'il faut toujours prendre. Tenez, une dame de mes amies – tu sais, Angèle, madame de Caumont – me racontait souvent une aventure arrivée à sa mère... Tu ne travailles pas, Angèle.

ANGÈLE, tressaillant

Si, ma tante.

ALFRED

Mademoiselle vous écoute.

MADAME ANGÉLIQUE

C'est une aventure horrible qui me fait frémir toutes les fois que j'y songe.

ANGÈLE, à Alfred, qui pose sa tête sur son épaule

Monsieur Alfred... ah !

ALFRED

Laissez vos cheveux... vos beaux cheveux toucher mon visage...

MADAME ANGÉLIQUE, approchant la lampe
du bord de la table, et se baissant pour chercher

Pardon, ma laine est tombée.

ALFRED

L'aile d'un ange qui m'effleurerait en passant ne me ferait pas plus délicieusement tressaillir. (À madame Angélique.) Voulez-vous permettre, madame ?

MADAME ANGÉLIQUE

(Pendant ce récit, Alfred s'approche d'Angèle, lui saisit la main à plusieurs reprises ; une scène muette s'établit entre eux.)

Merci ; je l'ai... La mère de madame de Caumont voyageait donc toute seule, avec un petit épagueul qu'elle aimait beaucoup. En traversant la forêt de Compiègne, elle fut surprise par un orage qui devint si violent, que ses chevaux s'effrayèrent, et que le postillon fut emporté par eux. Heureusement, ils accrochèrent, sur le revers de la route, une borne militaire ; une roue se brisa, mais la voiture fut arrêtée. C'était auprès d'une maison isolée où

l'on apercevait une lumière. Le postillon frappa à la porte et demanda l'hospitalité, qu'on lui refusa d'abord ; mais, lorsqu'il eut dit que c'était pour une dame seule, la porte s'ouvrit, et un homme qui avait l'air d'un braconnier parut sur le seuil. Quand madame de Caumont le vit, elle eût donné la moitié de sa fortune pour pouvoir continuer sa route ; mais c'était impossible. Elle affecta de la tranquillité, cacha son petit chien sous son manteau et pria son hôte de la conduire à sa chambre. Quant au postillon, il déclara qu'il passerait la nuit près de ses chevaux. Cette chambre était effrayante d'humidité et de délabrement ; les murs étaient nus et noirs, et de mauvais rideaux d'étoffe rouge pendaient devant les fenêtres. Au fond était une espèce de grabat. Quand l'homme se fut retiré, la frayeur de madame de Caumont devint telle, qu'elle n'osa pas même visiter la chambre ; elle alla droit au lit, s'y jeta tout habillée, plaça sur une chaise la lumière qui n'éclairait que bien faiblement, et posa son petit chien près d'elle. Le pauvre animal tremblait de tous ses membres, et grognait continuellement ; elle avait beau lui parler avec la voix la plus douce qu'elle pût faire, il continuait de gémir. Tout à coup ses yeux se tournèrent vers un côté de la chambre, et ne quittèrent plus cette direction ; ses poils se hérissèrent ; aux gémissements sourds qu'il avait fait entendre succédèrent des aboiements. Madame de Caumont vit bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire ; elle chercha à percer l'obscurité, et enfin, au-dessous du lambeau de rideau qui tremblait devant la fenêtre, elle aperçut... Monsieur Alfred, levez un peu cette lampe, s'il vous plaît... Elle aperçut les deux jambes d'un homme ! (Alfred tourne le bouton de la lampe du côté opposé ; elle s'éteint.) Ah !

ALFRED

Que je suis maladroit !

MADAME ANGÉLIQUE

Appelez, sonnez.

ALFRED

Oui, oui. (Prenant Angèle dans ses bras.) Angèle, chère âme !

(Angèle veut parler.) Prenez garde !

ANGÈLE

Alfred, Alfred, grâce !

MADAME ANGÉLIQUE

Monsieur Alfred, ayez la bonté d'appeler.

ALFRED

Oh ! un mot, un mot d'amour !

(Il l'embrasse.)

ANGÈLE

Ah !...

MADAME ANGÉLIQUE

Qu'as-tu ?

ANGÈLE, tombant sur une chaise

Rien, rien !... Je meurs.

ALFRED, sonnante

Votre histoire l'a effrayée. (À Angèle.) Remets-toi, Angèle, remets-toi, mon amour. Oh ! je t'aime, va, je t'aime ! (S'élançant vers la porte du corridor.) Mais venez donc ! vous êtes d'une lenteur...

(Louise paraît avec deux bougies.)

MADAME ANGÉLIQUE

Ah ! je renais.

ANGÈLE, accablée, à Alfred

Oh ! monsieur !...

MADAME ANGÉLIQUE

Que vous êtes bon, monsieur Alfred !

ALFRED

J'avais commis la faute, c'était à moi de la réparer. Mais il se fait tard, j'abuse de votre hospitalité... (À Angèle.) Êtes-vous mieux ?

ANGÈLE

Oui.

ALFRED, à madame Angélique

Je vous conseille de laisser la porte de communication ouverte.

MADAME ANGÉLIQUE

Point du tout, je me renferme chez moi, je me barricade.

ALFRED

Très-bien. – Bonsoir, madame. Bonsoir, mademoiselle. (À madame Angélique, en montrant Angèle.) Voyez, nous sommes encore toute tremblante de la peur que vous nous avez faite. (Prenant la main d'Angèle.) Angèle, chère Angèle !

MADAME ANGÉLIQUE

Il ne faut pas t'effrayer ainsi, petite ; cette maison est sûre.

ALFRED

Oui, oui, et songez surtout qu'il n'y a aucun danger. Si, cette nuit, par hasard, vous entendiez du bruit, il ne faudrait pas donner l'alarme à votre tante, entendez-vous ? Répétez-lui que cette maison est sûre, madame.

MADAME ANGÉLIQUE

Je te proteste qu'il n'y a aucun danger.

ALFRED

Vous entendez, mademoiselle ?

ANGÈLE

Plaît-il ? Je ne comprends pas. (À part.) Qu'est-ce donc que j'éprouve ?

ALFRED

Est-ce de l'amour ?

ANGÈLE

J'en ai bien peur.

ALFRED, sortant

Bonsoir, mesdames, bonsoir.

Scène XIII

Angèle, madame Angélique.

MADAME ANGÉLIQUE

Ce jeune homme est charmant, n'est-ce pas, Angèle ?

ANGÈLE, préoccupée

Oui, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE

Une pureté de sentiments, une exaltation de jeunesse ! Oh ! Angèle, voilà l'homme que je voudrais te donner pour mari.

ANGÈLE

Oui, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE

Mais, quoique j'aie quelque pouvoir sur toi comme tante et marraine, tu dépends de ta mère, de ta mère qui t'aime, et qui cependant t'a toujours tenue éloignée d'elle... Tiens, j'ai eu parfois une singulière idée : c'est que ta mère voulait se remarier, et qu'elle craignait que ta présence ne nuisît à ce projet. N'est-ce pas ?

ANGÈLE, distraite

Oui, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE

Qu'as-tu donc ? Tu me réponds sans me comprendre.

ANGÈLE

Moi ? Je n'ai rien, je suis fatiguée, j'ai sommeil.

MADAME ANGÉLIQUE

Veux-tu que je t'aide à faire la visite de ta chambre ?

ANGÈLE

Comme vous voudrez.

MADAME ANGÉLIQUE

D'abord, je vais fermer la porte. (Elle ferme la porte d'entrée et met la clef en dedans ; puis d'une main elle prend la bougie, et de l'autre le bras d'Angèle, qui la suit préoccupée.) Voyons ces cabinets. (Elle ouvre celui qui est au pied du lit.) Rien. L'autre. (Elle l'ouvre.) Angèle !

ANGÈLE

Eh bien !

MADAME ANGÉLIQUE

Il y a une porte dans celui-ci.

ANGÈLE

Une porte ? oui.

MADAME ANGÉLIQUE

En as-tu la clef ?

ANGÈLE

La clef ? Je le crois. Bonsoir, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE

Bonsoir, chère enfant. Dors bien, et, si tu entends quelqu'un, ne crie pas « Au voleur ! » personne ne viendrait ; crie : « Au feu ! » Adieu, petite.

ANGÈLE

Adieu ! (Madame Angélique entre dans sa chambre et s'enferme à double tour.) Oh ! qu'est-ce que j'éprouve donc ?... Alfred !... Je lui ai dit que je l'aimais, je crois... Est-ce que l'on peut vivre ainsi, la poitrine oppressée et le front brûlant ?... Est-ce de l'amour, cela ?... et l'amour fait-il tant souffrir ?... Il faut qu'il y ait dans la vie des choses que j'ignore, que l'on m'ait cachées.

MADAME ANGÉLIQUE

Angèle, es-tu couchée ?

ANGÈLE, à genoux dans sa causeuse, et essayant de prier

Je fais ma prière, ma tante. – Alfred, Alfred !... Mon Dieu !... demain, demain, je le reverrai encore, il pressera encore ma main, il me dira avec sa voix si tendre : « Angèle, chère Angèle ! » Oh ! c'est la première fois que mon nom me semble si doux... « Angèle ! chère Angèle ! » Alfred ! cher Alfred ! (Priant encore.) Mon Dieu, prenez mon cœur. (S'interrompant.) Je ne puis penser qu'à lui, parler que de lui, prier que lui. Oh ! un sommeil profond qui me conduise bien vite à demain, mon Dieu, mon Dieu !

(Elle entre dans l'alcôve.)

MADAME ANGÉLIQUE

Es-tu couchée, Angèle ?

ANGÈLE, dans l'alcôve

Dans un instant je vais l'être.

MADAME ANGÉLIQUE

Tu n'as pas peur ?

ANGÈLE

Non.

MADAME ANGÉLIQUE

Bonsoir !

ANGÈLE, passant sa tête entre les rideaux
et soufflant la bougie qui est sur la petite table

Bonsoir, ma tante !

(Elle referme les rideaux de l'alcôve.)

ACTE DEUXIÈME

LA COMTESSE DE GASTON

Salle à manger, au rez-de-chaussée ; porte au fond, donnant sur la grande route ; deux portes latérales ; cheminée.

Scène première

Madame Angélique, Angèle et Alfred prenant le thé ;
Henri, debout et adossé à la cheminée ; puis Muller.

HENRI

Vous me permettez d'assister à votre déjeuner, mesdames ?

MADAME ANGÉLIQUE

Bien plus, nous vous prions de le partager.

HENRI

Je vous rends grâce ; je ne prends le matin qu'une tasse de lait.

ALFRED, à madame Angélique

Eh bien, madame, la nuit s'est passée sans accident ?

MADAME ANGÉLIQUE

J'ai eu instant bien peur... J'ai cru entendre du bruit dans la chambre d'Angèle... Mais je rêvais probablement. Je t'ai appelée, petite ; mais tu ne m'as pas répondu... M'as-tu entendue ?

ANGÈLE, les yeux baissés

Non, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE

À ton âge, on dort si bien !

HENRI

Cependant, mademoiselle est pâle ce matin, et paraît souffrante.

ANGÈLE

Moi ?... vous trouvez, monsieur Henri ?... Mais non, vous vous trompez...

MADAME ANGÉLIQUE

C'est vrai, au moins ; n'est-ce pas, monsieur Alfred ?

ALFRED

Je ne trouve pas... Mademoiselle est comme de coutume, fraîche et jolie.

MADAME ANGÉLIQUE

Docteur, faites attention que vous me répondez d'elle.

ANGÈLE, bas, à Alfred

Je suis au supplice, parlez d'autre chose.

ALFRED

Quelle heure avez-vous, monsieur Henri ?

HENRI

Dix heures.

ALFRED

Madame de Gaston tarde bien à arriver, mademoiselle...

ANGÈLE

Pourvu qu'aucun accident...

HENRI

Que voulez-vous qu'il y ait à craindre ?

MULLER, entrant

Ces dames me permettront-elles de leur présenter mes hommages ?

MADAME ANGÉLIQUE

Mais certainement, monsieur Muller ; soyez le bienvenu.

MULLER

Comment ces dames se trouvent-elles dans leur nouveau logement ?

MADAME ANGÉLIQUE

Parfaitement, monsieur Muller. Asseyez-vous, je vous prie.

MULLER, s'asseyant près de son fils, qui est debout

Je pensais te rencontrer ici. Comment te trouves-tu ?...

HENRI, lui donnant la main

Bien, mon père, bien.

MULLER

Ta main est bien brûlante !

HENRI

Ce n'est rien, mon père.

ALFRED, vivement

Monsieur Muller, sans être indiscret, puis-je vous demander si le tableau que je vous ai vu porter ce matin dans cette chambre est de mon ami Jules Raymond ?

MULLER

Non, monsieur, c'est un portrait de mon fils.

ALFRED

Peint par ?...

MULLER

Lui-même.

MADAME ANGÉLIQUE

Comment !... vous êtes peintre, monsieur Henri ?

HENRI

Oui, madame ; j'avais d'abord eu l'intention de me livrer aux arts.

MULLER

Mais les médecins lui ont défendu de continuer ; l'odeur des couleurs lui faisait mal à la poitrine. J'ai interposé mon autorité paternelle, et j'ai tant fait, que l'artiste est devenu docteur.

HENRI

Et le docteur vous a désobéi, mon père, en redevenant artiste.

MULLER

Je n'ai pas le courage de te gronder de cette faute, mon ami, lorsque je pense que, dans quelques mois, tu vas me quitter !...

MADAME ANGÉLIQUE

Pour voyager ?

HENRI

Dans le midi de la France d'abord ; puis, de là, peut-être irai-je à Paris. L'air trop vif de ces montagnes m'est contraire, et mon père me tourmente pour les quitter... J'ai voulu, en partant, lui laisser un souvenir de moi... Lorsqu'on se sépare, Dieu seul sait combien de temps doit durer l'absence.

MULLER

Et, pendant ce temps, au moins, en voyant ton portrait si ressemblant, je croirai te voir toi-même ; et, si tu ne peux pas me

répondre, je pourrai au moins te parler.

HENRI, lui prenant la main

Pauvre père !

MADAME ANGÉLIQUE

Monsieur Muller, voulez-vous nous faire voir ce portrait ?

MULLER

Bien volontiers, mesdames ; Henri, offre ton bras à mademoiselle...

ALFRED, bas

Restez, Angèle.

ANGÈLE

Pardon, monsieur Henri ; mais j'attends ma mère de moment en moment, et je ne voudrais pas quitter cet appartement, dont les fenêtres donnent sur la route.

HENRI

Avez-vous besoin de moi, mon père ?

MADAME ANGÉLIQUE, prenant son bras

Oui, certes, pour recevoir nos compliments.

Scène II

Alfred, Angèle.

ALFRED

Angèle, chère Angèle... Mais remettez-vous donc !...

ANGÈLE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

ALFRED

Mon amour !...

ANGÈLE

Oh ! Alfred ! qu'ils ont raison quand ils s'étonnent de me voir ainsi !... Je me sens rougir et pâlir dix fois dans une minute, mes larmes m'étouffent... Oh ! que je voudrais pleurer !

ALFRED

Reprends quelque empire sur toi, chère enfant...

ANGÈLE

Il devait m'arriver malheur : c'était la première fois que je

m'endormais sans prier Dieu.

ALFRED

Les anges ont-ils besoin de prier ?

ANGÈLE

C'est un crime, n'est-ce pas ?

ALFRED

Oh ! si c'est un crime, il est à moi seul, il est à mon amour...
Oh ! non, non, il n'y a pas de crime, car tu es mon épouse devant Dieu, Angèle. Il n'y a pas de crime, car, si j'étais coupable, je ne serais pas si heureux.

ANGÈLE

Vous êtes donc heureux ?...

ALFRED

Je suis au ciel !

ANGÈLE

Et c'est à moi que vous devez ce bonheur ?

ALFRED

À toi, oui, oui... À toi seule.

ANGÈLE

Redites-le-moi encore, que je souffre moins.

ALFRED

À toi, oui, à toi seule. Tel est ici-bas le sort fortuné de la femme, Angèle ; Dieu l'a fait descendre sur la terre pour être la source de tout bien, et chaque faveur qu'elle accorde à celui qu'elle aime est un bonheur de plus qu'elle sème sur la vie.

ANGÈLE, tristement

Oui, c'est cela, elle donne le bonheur et elle garde la honte.

ALFRED

La honte, Angèle ? Oh ! qui saura jamais qu'il y a un secret entre nos deux âmes ?

ANGÈLE

Qui le saura ? Celui à qui, hier, pour la première fois, je n'ai pas adressé ma prière.

ALFRED

Il l'oubliera, en nous voyant à genoux devant l'autel, et,

comme un bon père, il ne songera plus qu'à bénir.

ANGÈLE

Oh ! que ce soit le plus tôt possible, mon Alfred, car j'aurai jusque-là bien du doute dans l'esprit et bien du remords dans l'âme.

ALFRED

Aujourd'hui même, je parlerai à ta mère.

ANGÈLE

Ma mère !... elle va venir, elle va m'embrasser au front, comme lorsque mon front était pur et innocent !... Oh ! Alfred, êtes-vous bien sûr que Dieu n'a pas donné aux mères le don de la double vue ?...

ALFRED

Non, mon Angèle... Abandonne-toi à moi.

ANGÈLE

Oui !... vous avez raison, prenez ma vie, je vous la donne ; n'est-ce pas à vous, à vous seul maintenant, qu'il appartient de la faire heureuse ou désespérée ?... Oh ! ne l'oubliez jamais, Alfred, c'est une vie bien jeune et bien pure que je vous livre... Car elle n'est plus à moi, quand même je ne voudrais pas vous la donner... Tout mon pouvoir sur elle s'est évanoui... J'étais faible, je me suis appuyée contre vous... Maintenant, voyez-vous, c'est vous seul qui serez mon Dieu ; votre volonté fera ma joie ou ma douleur... Je vivrai... voilà tout... C'est vous qui respirerez et agirez pour moi.

ALFRED

Oh ! repose-toi en mon amour.

ANGÈLE

Vous ne seriez pas heureux, voyez-vous, si vous me trompiez... vous ne pourriez pas l'être... Vous auriez au fond du cœur une voix qui vous crierait : « Il y avait sous le ciel une enfant pure, innocente et heureuse ; son bonheur lui venait de Dieu, et moi, homme... je lui ai ravi ce bonheur, en jouant, dans un moment de caprice ; et cette action, cette action infâme, qui n'est

dans ma vie qu'un souvenir d'une minute... est pour elle, la malheureuse, une éternité de honte et de désespoir !... » Oh ! Alfred ! Alfred ! cela ne sera pas !... cela ne peut pas être !...

ALFRED

Non... Je te le jure, Angèle, sur ce qu'il y a de plus sacré...

ANGÈLE

Oh ! merci, mon ami ; vous êtes bon... et puis... vous m'aimez, n'est-ce pas ?

ALFRED

Avec passion... Et toi ?...

ANGÈLE

Moi !... je ne puis vous dire si je vous aime, car je ne sais pas ce que c'est que l'amour ; mais ce que je sais... oh ! c'est que je donnerais mon sang, que je donnerais ma vie pour vous épargner une douleur.

ALFRED

Angé à moi !... Ainsi tout est dit, tu n'as plus de craintes ?...

ANGÈLE

Je n'en veux plus avoir, du moins...

ALFRED

Tu te fies à moi ?...

ANGÈLE

Entièrement.

ALFRED

Eh bien, écoute, Angèle ; va les rejoindre, car notre absence à tous deux pourrait leur donner des soupçons... Pendant ce temps-là, moi, j'irai sur la route d'Espagne au-devant de ta mère ; je voudrais la voir le premier ; je voudrais aussi qu'elle me vît avant les autres. Elle n'osera descendre la montagne en voiture ; je la rencontrerai, je lui parlerai, et, en arrivant ici, je ne serai déjà plus un étranger pour elle.

ANGÈLE

Oh ! oui... c'est bien... Dieu vous conduise au-devant l'un de l'autre !...

ANGÈLE

ALFRED

Comment la reconnaitrai-je ?

ANGÈLE

Brune, jeune, jolie.

ALFRED

Jeune ?

ANGÈLE

Oui... ma mère n'a que trente et un ans, et elle est belle, plus belle que moi... N'allez pas devenir amoureux de ma mère, monsieur !...

ALFRED

Oh ! quelle idée folle !...

ANGÈLE

Adieu, mon ami ; adieu, mon Alfred... et pensez à votre pauvre Angèle, qui ne pense qu'à vous...

ALFRED

Toujours !... (À lui-même.) Ma foi, j'aurai là une femme charmante !

(Il va pour sortir par la porte du fond,
lorsque Henri paraît à la porte latérale.)

Scène III

Henri, Alfred.

HENRI

Monsieur d'Alvimar, deux mots, s'il vous plaît.

ALFRED

À vos ordres, monsieur.

HENRI

Je voudrais avoir l'honneur de vous parler de mademoiselle Angèle de Gaston.

ALFRED

Je vous écoute.

HENRI

Puis-je exiger de vous la promesse que cette conversation restera à jamais entre nous deux ?

Je vous la donne.

ALFRED

Sur l'honneur ?

HENRI

Sur l'honneur.

ALFRED

Vous aimez Angèle ?

HENRI

La question est franche.

ALFRED

Que la réponse soit de même.

HENRI

Il faudrait que je susse d'abord dans quel intérêt vous la faites ?

ALFRED

J'aime mademoiselle de Gaston, monsieur.

HENRI

Alors nous sommes rivaux.

ALFRED

Seulement, moi, monsieur, je l'aime d'un amour discret, triste et profond ; d'un amour qu'elle ne connaîtra jamais, que personne ne connaîtra jamais ; car j'ai votre parole que cet entretien n'aura point d'écho.

HENRI

Permettez-moi de vous dire, monsieur, que je ne comprends pas trop le but de cette confidence.

ALFRED

Je vais vous l'expliquer : je ne dirai jamais à Angèle : « Je vous aime » ; car je ne peux pas être son époux ; mais vous comprendrez que celui auquel je céderai la place, et qui lui dira : « Je vous aime ! » doit le devenir.

HENRI

ALFRED

Tout en reconnaissant en bonne morale la vérité de cet axiome, vous conviendrez que je pourrais, vis-à-vis de vous, me

soustraire à son application. Cependant, monsieur, comme mes intentions sont pures et honorables, je n'hésiterai point à vous répondre. Ma position sociale, et je dis cela sans craindre que personne m'accuse de présomption, me permet d'aspirer à la main de mademoiselle de Gaston, et je compte, aujourd'hui même, la demander à sa mère.

HENRI

Et sans doute, vous vous sentez dans le cœur tout ce qu'il faut d'amour pour rendre cette enfant heureuse.

ALFRED

Ici, monsieur, cesse, je le crois, votre droit d'interrogation, ou du moins ma volonté de répondre : mademoiselle de Gaston me paraît devoir être la seule appréciatrice de mes sentiments à son égard, et je ne répondrai qu'un mot à votre question : elle m'aime, monsieur.

HENRI

Elle vous aime ?

ALFRED

J'en suis sûr.

HENRI

Tout est dit alors ; faites le bonheur d'Angèle.

ALFRED

Aviez-vous autre chose à me dire ?

HENRI

Non, monsieur.

ALFRED

Alors vous permettez ?...

(Henri s'incline. Alfred sort.)

HENRI, avec un soupir

Il y a des hommes heureux !... Dieu a versé à pleines mains dans leur berceau tous les biens de cette vie !... Il y a des hommes heureux !...

Scène IV

Henri, madame Angélique, Angèle, Muller.

ANGÈLE

Oh ! c'est d'une ressemblance parfaite, monsieur Henri.
(Allant à la fenêtre.) On n'aperçoit point encore la voiture de ma mère ?...

MULLER

Je vais envoyer un homme à cheval sur la route.

ANGÈLE

Oui, si vous le voulez bien.

(Muller sort.)

HENRI

Je crois la chose inutile, mademoiselle ; M. d'Alvimar, que je quitte, s'est dirigé de ce côté.

ANGÈLE

Ah ! vous quittez M. d'Alvimar ?

HENRI

J'avais une explication à lui demander ; il me l'a donnée.

ANGÈLE

Une explication !...

MADAME ANGÉLIQUE

Qu'as-tu donc, Angèle ?

ANGÈLE

Rien, ma tante.

MADAME ANGÉLIQUE

Prends ton ouvrage.

ANGÈLE

J'ai fini la pèlerine que je brodais pour ma mère.

MADAME ANGÉLIQUE

Alors assieds-toi près de moi.

ANGÈLE

Ma bonne tante !...

MADAME ANGÉLIQUE

Eh bien, ta bonne tante... que lui veux-tu ?... Sais-tu une chose, Angèle ? c'est que, lorsque tu étais enfant et que tu venais

t'asseoir ainsi à mes pieds en m'appelant ta bonne tante, tu avais toujours une petite faute à te faire pardonner.

ANGÈLE

Mais, ma tante, je n'ai rien fait.

MADAME ANGÉLIQUE

Je ne t'accuse pas, mon Angèle ; d'ailleurs, tu n'es plus un enfant, tu vas avoir seize ans.

HENRI

Vous souffrez ?

ANGÈLE

Non, monsieur Henri ; pourquoi cela ?

HENRI

Voilà deux ou trois fois, depuis un instant, que vous changez de couleur.

ANGÈLE

Mais... vous-même, en ce moment... vous êtes très-pâle...

HENRI

Eh bien, c'est cela... Moi, je souffre.

MADAME ANGÉLIQUE

Comme vous ressemblez en ce moment à votre portrait !... Pourquoi donc lui avez-vous donné cette expression de douleur ?...

HENRI

Pour qu'il fût ressemblant.

MADAME ANGÉLIQUE

Voulez-vous que je vous dise une chose, monsieur Henri ; c'est que j'ai quelquefois pensé qu'il y avait au fond de ce jeune cœur un amour caché.

HENRI

Un amour !... est-ce que je puis aimer, moi !...

ANGÈLE

Douteriez-vous que ce sentiment existât ?

HENRI

Douter de l'amour !... Dieu m'en garde, mademoiselle... Je n'ai point encore assez connu les biens de ce monde pour les

blasphémer, et, en supposant que je les connaisse jamais, je prendrai trop tôt congé d'eux pour en être las et en douter... Douter de l'amour !... moi !... est-ce que je doute du soleil qui seul me fait vivre, qui, le matin, tire de la nuit ces montagnes, qui les anime à midi, en ruisselant sur elles, et qui, le soir, dore encore leur sommet au moment de leur dire adieu ?... Oh ! non, non ! j'y crois, et le ciel m'en est témoin, à cet amour ardent, profond, immense, qui s'empare de toute la vie, qui nous donne en ce monde une compagne que nous espérons retrouver dans l'éternité, et qui permet qu'après nous, sur cette terre, notre nom revive dans d'autres êtres que cet amour à leur tour fera heureux comme nous.

MADAME ANGÉLIQUE

Et pourquoi, mon cher Henri, renoncerez-vous à éprouver un bonheur que vous peignez si bien ?...

HENRI

Pourquoi ?... Pourquoi mademoiselle Angèle me disait-elle tout à l'heure que j'étais pâle ?... pourquoi me disait-elle que je pleurais en embrassant mon père ?... Pourquoi ?... C'est que j'hésite à marcher dans ma vie, parce que je sens que l'air m'y manque et que l'horizon y est trop étroit... parce que ma mère est morte à mon âge... parce que j'ai perdu un frère et une sœur aînés à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans... parce que mon père, enfin... (riant amèrement), comme il vous disait ce matin, m'a fait renoncer à la peinture, dont les couleurs me faisaient mal à la poitrine.

ANGÈLE

Eh bien, en supposant qu'il existe pour votre santé de pareilles craintes, il a voulu, en faisant de vous un médecin, que vous puissiez veiller vous-même sur cette santé filiale qui lui est si chère, et à laquelle prennent tant d'intérêt tous ceux qui vous connaissent.

HENRI

Et à quoi a-t-il réussi ?... Croyez-vous qu'il serait heureux,

l'homme à qui Dieu aurait permis de lire dans sa vie, en lui marquant d'avance l'heure à laquelle il doit mourir ?... Eh bien, cet homme, c'est moi... Je regarde dans ma vie... et je m'y trouve face à face avec la mort... Je ne la crains pas, et cependant je me révolte contre elle, quoique je sente l'impossibilité de la combattre. Chaque soir, dévoré par ce feu intérieur qui fait bouillir mon sang, je compte quelques pulsations de plus dans mes artères ; chaque matin, après une nuit fiévreuse, je me lève plus faible et plus fatigué de mon sommeil qu'un autre ne l'est de sa veille... Chaque heure qui apporte autour de moi un bonheur enlève une espérance en moi... Et vous voulez que je l'aime !... vous voulez que je sois aimé !... que je fasse une épouse veuve avant de la faire heureuse !... que je lègue à des enfants qui mourront jeunes, comme je dois mourir jeune, une maladie que ma mère m'a léguée en mourant jeune !... Vous voulez que je connaisse l'amour !... Oh ! si je le sentais dans mon cœur mourant, de peur qu'une femme ne le partageât, je l'y enfermerais, je l'y cacherais à tous les yeux, et l'y étoufferais entre mes deux mains, dussé-je, en l'étouffant, me briser la poitrine !...

ANGÈLE

Henri !... monsieur Henri !...

HENRI

Je crois si bien à la vie, moi, à l'honneur des hommes, à la pureté des femmes ; je devine tant de bonheur, tant de félicité au delà de cet horizon qui borne ma vue !... Oh ! Angèle ! Angèle ! plaignez-moi !... Être plaint par vous... cela me consolera peut-être...

ANGÈLE

Oui, je vous plains, mais je ne vous crois pas.

HENRI

Et puis, de bon que j'étais, Angèle, cela me rend envieux et mauvais. Je ne puis voir un homme destiné par sa force à vivre de longues années, à aimer, à être aimé, – car l'amour, Angèle, c'est tout ce que je regrette de la vie, je vous le jure – ; je ne puis voir

cet homme sans dire : « Mon Dieu, qu'a-t-il donc fait de bien, et, moi, qu'ai-je fait de mal ?... » Quand, tout haletant, je monte sur nos Pyrénées, espérant qu'un air plus pur me sera plus facile à respirer, si, sur mon chemin, s'élève un jeune arbre plein de sève, je deviens jaloux de cette force végétative qui me manque, et je la brise ; si, sous mes pas, s'ouvre une pauvre fleur, fraîche et tremblante au soleil, je la foule aux pieds... Enfin il y a des moments de désespoir... où, trouvant encore trop longue cette vie de souffrance, je suis prêt à l'abréger par le suicide.

ANGÈLE

Oh !...

HENRI

Oui ; car, en mourant de ma main, il me resterait, au moment suprême, le doute que j'aurais pu vivre et que Dieu ne m'avait pas condamné. Pardon... pardon si je vous dis tout cela... mais, depuis que les anges ne descendent plus sur la terre, il faut bien se plaindre aux femmes ! Devant un homme !... oh ! pour des années d'existence, je n'aurais pas laissé échapper une de ces ridicules lamentations.

MADAME ANGÉLIQUE

Mon pauvre enfant !

ANGÈLE

Monsieur Henri !...

HENRI

Oh ! qu'Alfred est heureux ! (Tressaillant.) Une voiture, mademoiselle !

ANGÈLE

Voyez, monsieur Henri ! je ne l'avais pas entendue... et cependant... cependant c'est celle de ma mère...

HENRI

Que vous êtes bonne !

ANGÈLE, courant au-devant de la comtesse,
qui entre soutenue par Alfred

Ma mère ! ma mère ! (La regardant.) Oh ! mon Dieu ! qu'avez-vous ?...

MADAME ANGÉLIQUE

Elle aura été arrêtée par des voleurs.

Scène V

Les mêmes, la comtesse de Gaston, Alfred.

LA COMTESSE

Sois tranquille, chère enfant ; c'est un reste de frayeur qui me rend encore pâle et tremblante. Mais... toi-même... voyons, comment es-tu ?... Bien !... Allons, je suis contente. Oh ! ma pauvre tante ! vous avez bien manqué ne plus me revoir, allez !...

ANGÈLE

Mon Dieu ! mais qu'est-il donc arrivé ?

LA COMTESSE

Remercie d'abord monsieur, Angèle ; car c'est à lui seul que tu dois d'embrasser ta mère.

ANGÈLE

Oh ! monsieur !

LA COMTESSE, apercevant Henri

Pardon, monsieur Henri, je ne vous avais pas vu.

ANGÈLE, bas, à Alfred

Mon ami ! cher Alfred !

MADAME ANGÉLIQUE

Et combien a-t-il tué de brigands ?

LA COMTESSE

Il ne s'agit pas de brigands, bonne tante, mais bien de ma folie, qui, malgré mes trente et un ans, me fait toujours faire des imprudences d'enfant... Je connaissais de nom le précipice qu'on appelle le trou de la Bastide ; je voulus le voir en passant ; je fis arrêter ma voiture et je pris seule le sentier qui y conduit ; tu connais cet endroit, Angèle ?

ANGÈLE

Oh ! oui, ma mère : un précipice de quatre-vingts pieds à peu près, du haut duquel se jette une cascade superbe, mais que je n'ai jamais vue ; car je n'ai point encore osé m'avancer sur la pointe de rocher d'où l'on dit qu'on la découvre parfaitement.

LA COMTESSE

Eh bien, moi, moi, ta mère, j'ai été plus folle que toi, et c'est à toi de me gronder. Je me suis avancée sur cette pointe de rocher, et, arrivée à l'extrémité, j'ai vu l'abîme dans toute sa profondeur. Un instant, je fus tout entière à ce spectacle ; mais bientôt cette cascade qui tombe, et qui, en tombant, rejaillit en poussière, le bruissement de cette eau qui tournoie dans le bassin qu'elle s'est creusé, la vapeur qui montait comme un nuage, firent sur moi une telle impression, que je détournai les yeux. Ils se portèrent vers la langue de rocher humide et glissante sur laquelle j'étais debout, et qui offrait à peine une place à mes deux pieds... Je m'épouvantai de me trouver ainsi suspendue ! je voulus reculer, je sentis que, si je faisais un mouvement, l'équilibre me manquait et que j'étais perdue... Alors, je reportai malgré moi ma vue sur le précipice, et il me sembla, au fond du gouffre béant, dans ses eaux bouillonnantes, voir le démon du vertige qui riait et qui m'appelait à lui. C'était une fascination complète. Le ciel tournait sur ma tête, la terre tourbillonnait sous mes pieds ; je sentis que ma volonté m'échappait. Une pensée rapide comme un éclair vint me rappeler à la fois tous les souvenirs de mon existence. Je songeai à des choses oubliées ; je vis, en une seconde, apparaître dans une vision tous les êtres qui me sont chers ; je sentis que machinalement je me penchais en avant ; je jetai un cri terrible, un cri d'adieu à la création, et je fermai les yeux en me laissant aller... Au même instant, un bras de fer me saisit, m'enleva... Puis je ne sentis plus rien, j'étais évanouie... (Se jetant dans les bras de sa fille.) Oh ! embrasse-moi... embrasse-moi donc encore, mon enfant !... (À Alfred.) Mais vous pouviez vous perdre avec moi, le savez-vous bien ?

ALFRED

Je pouvais vous sauver, madame, et je n'ai pas pensé à cela.

ANGÈLE

Mais comment vous êtes-vous trouvé là, à l'instant même, dans un endroit écarté de la route ?

ALFRED

C'est bien simple. Je me promenais sur le grand chemin, je vis une voiture arrêtée... Je demandai à qui elle appartenait. Le postillon me répondit que c'était une femme jeune et belle... (À la comtesse.) La curiosité me poussa du côté où vous étiez...

ANGÈLE

Oh ! dites la Providence !... Une seconde fois, que je vous remercie !...

ALFRED, bas

Chut ! Cela pourra nous servir.

HENRI, à part

Cet homme-là a tous les bonheurs... (Haut, à la comtesse.) J'espère, madame, que cette frayeur n'aura pas de suites.

(Il salue comme pour se retirer.)

LA COMTESSE

Vous nous quittez déjà, monsieur ?

HENRI

Je vous laisse tout entière à votre fille, madame ; car chacun de nous lui enlève une part de la joie de votre retour.

LA COMTESSE

J'aurai le plaisir de vous revoir avant mon départ.

HENRI

Est-il donc si prochain ?

LA COMTESSE

Dans une heure, je me remets en route.

HENRI

J'aurai l'honneur de prendre congé de vous, madame... (À Alfred, en sortant.) Rappelez-vous votre promesse, monsieur.

ALFRED

Je reste pour l'accomplir.

Scène VI

Les mêmes, hors Henri.

ANGÈLE

Eh quoi ! vous repartez sitôt, ma mère ?

LA COMTESSE

Oui, mon enfant ; j'ai reçu à Madrid, avec la nouvelle de la révolution, une lettre du nouveau ministre de la guerre ; c'est, comme tu le sais, un ancien ami de ton père ; il m'écrit de presser mon retour, car il espère me faire obtenir, en qualité de veuve d'officier général, la pension que l'autre gouvernement m'avait toujours refusée. Le vent de la faveur n'arrive que par bouffées et passe vite ; il faut que je me hâte, pendant qu'il souffle.

ANGÈLE, avec inquiétude

Et m'emmenez-vous, ma mère ?

LA COMTESSE

Non, mon enfant.

ANGÈLE

Oh ! vous avez raison... bien raison, car ma santé...

LA COMTESSE

Ne m'inquiète pas le moins du monde, car je te trouve très-bien... Aussi n'est-ce point à cause d'elle que je te laisse ici ; mais, en arrivant à Paris, j'aurai des démarches à faire, je ne pourrais m'occuper assez de toi. Je t'écrirai de venir me rejoindre aussitôt mes affaires terminées.

ANGÈLE

Quand vous le voudrez, ma mère.

MADAME ANGÉLIQUE

Oui ; mais il faudra qu'alors je la laisse partir, moi, et je compte l'emmener dans mon Dauphiné.

LA COMTESSE

Ma tante, vous savez que c'est votre fille et que je vous ai cédé tous mes droits sur elle ; ainsi vous en ferez ce que bon vous semblera.

MADAME ANGÉLIQUE

En attendant, puisque tu pars, ma chère amie, voudras-tu te charger d'une lettre pour la supérieure du couvent où a été élevée Angèle ? Tu sais que c'est mon amie...

LA COMTESSE

Mais certainement, ma tante...

MADAME ANGÉLIQUE

Eh bien, je vais me dépêcher de l'écrire.

ALFRED, à Angèle

Tâchez de trouver un prétexte pour me laisser seul avec votre mère.

ANGÈLE

Ma tante, voulez-vous que je vous serve de secrétaire ?

MADAME ANGÉLIQUE

Oui, ma petite, viens...

ANGÈLE

Vous permettez, maman ?

LA COMTESSE

Oui, va.

Scène VII

La comtesse, Alfred.

LA COMTESSE, à Alfred, qui prend son chapeau

Vous vous retirez, monsieur ?

ALFRED

Je crains d'être indiscret en restant plus longtemps.

LA COMTESSE

Vous ne le croyez pas... Mais réfléchissez donc que je pars dans une heure... que je ne sais quand je vous reverrai ; que je n'ai point encore eu le temps de vous exprimer toute ma reconnaissance, et que, si vous me quittiez maintenant, j'ignorerais jusqu'au nom de mon sauveur... et je ne veux pas l'ignorer, moi.

ALFRED

Je vous remercie, madame, car j'étais déjà préoccupé de cette attristante idée, que les existences humaines sont tirées, en sens divers, par des fils si opposés, que souvent le hasard nous jette en face d'une personne, nous y laisse juste le temps de nous la faire connaître, puis nous entraîne à l'autre extrémité des lieux qu'elle habite, sans espoir de la revoir jamais, et pour regretter toujours de l'avoir vue.

LA COMTESSE

Est-ce que vous apparteniez à l'ancienne cour ?

ALFRED

Pourquoi cela, madame ?...

LA COMTESSE

Parce que vous êtes d'une galanterie qui sent son faubourg Saint-Germain... Oh !

ALFRED

Vous avez deviné juste, madame ; je me nomme le baron d'Alvimar ; je jouissais, près de l'ancienne famille royale, d'un certain crédit, et je devais à des services rendus une croix, une pension et un titre.

LA COMTESSE

Et la chute des Bourbons vous a fait perdre tout cela ?...

ALFRED

Je n'en sais rien ; mais je vous avoue que j'en ai peur...

LA COMTESSE

Vous êtes-vous exilé depuis la révolution seulement ?...

ALFRED

Non, madame ; quelque temps avant qu'elle arrivât, j'avais prévu la catastrophe. J'avais vainement voulu faire comprendre à nos hommes d'État que la route où l'on s'engageait n'était point la voie populaire, et que, même pour les hommes de génie, le chemin du despotisme est semé d'abîmes politiques. Je revins si souvent sur ce sujet, qu'un jour on me donna à entendre que ma franchise déplaisait au château. Ces demi-confidences sont faciles à comprendre. Je quittai donc Paris, déplorant en mon âme l'aveuglement de ceux à qui je devais tout... Ma prédiction n'a point tardé à se réaliser, et j'ai entendu d'ici le bruit de leur trône écrasé, et le grand cri de joie et de liberté qu'a jeté le peuple.

LA COMTESSE

Eh bien, monsieur, maintenant que tout va se reformer sur de nouvelles bases, qui vous empêcherait de vous rattacher franchement à la nouvelle dynastie ? L'ancien gouvernement, par son ingratitude, vous a délogé de votre reconnaissance ; les hommes

qui étaient en disgrâce hier sont aujourd'hui les hommes en faveur ; et, en supposant que vous ayez besoin d'une réconciliation avec la cause de la liberté, il me sera facile de vous en ouvrir toutes les voies.

ALFRED

Oh ! madame...

LA COMTESSE, lui tendant la main

Quelque chose que je fasse pour vous, voyons, ne resterai-je pas votre éternelle obligée ?

ALFRED

Mille grâces de cette offre, madame ; mais je ne puis l'accepter. Je tremblerais, isolé comme je le suis, n'ayant aucun motif de famille pour me rattacher au nouveau gouvernement, qu'on ne vît, dans ma conduite, un calcul, et non une conviction politique.

LA COMTESSE

Mariez-vous alors ; on a, dans ce cas, une famille qui s'occupe de vous : on ne sollicite plus, on accepte, voilà tout.

ALFRED

J'y ai bien songé, madame ; mais quelle probabilité, dans la position où je me trouve, sans autre fortune que ce qu'on était convenu d'appeler avant la révolution mes talents diplomatiques, qu'une famille puissante veuille replanter dans la terre de la faveur un pauvre arbre déraciné par l'ouragan politique !

LA COMTESSE

Je crois que vous jugez mal le monde ou vous-même... (Riant.) Voulez-vous que je vous cherche une femme ? Et si vous n'êtes pas trop difficile...

ALFRED

Oh ! de votre main, madame, je m'engage à la prendre les yeux fermés... Mademoiselle Angèle ne retourne pas avec vous à Paris ?

LA COMTESSE

Non ; sa santé réclame de grands soins ; les bals, les soirées, les nuits de danse et de veille la tueraient !...

ALFRED

Mais... vous, madame, qui tout à l'heure me donniez le conseil de prendre une femme, ne songez-vous pas à lui choisir un mari ?

LA COMTESSE

Angèle ?... Mais c'est une enfant...

ALFRED

Elle a seize ans ! et vous devez vous être mariée plus jeune encore...

LA COMTESSE

C'est vrai ; mais écoutez, vous m'avez fait votre confession, je vais vous faire la mienne. La manière dont nous avons fait connaissance, votre dévouement pour moi, ma reconnaissance pour vous, ont établi entre nous deux, ce me semble, dans l'espace d'une heure, cette... je ne sais trop comment dire, notre langue est pauvre en synonymes !... cette intimité, cette confiance, veux-je dire, qui n'est habituellement le résultat que d'une plus longue liaison. Je vais donc vous raconter mes projets, comme je le ferais à un vieil ami. Je date de l'Empire, telle que vous me voyez, et, si votre galanterie vous en faisait douter, ma franchise pourrait vous en convaincre ; c'était une des vertus de l'époque. Je fus mariée au général de Gaston, pendant le court intervalle qui sépara les deux chutes de l'Empire. Napoléon était un dieu militaire, vous le savez : mon mari, dont il était l'idole, au moment de son retour de l'île d'Elbe, non-seulement se rattacha à sa fortune, mais encore alla au-devant d'elle. Le général fut tué à Waterloo. Sa mort me condamna à la retraite. Bientôt je donnai le jour à un enfant qui jamais ne vit son père... Cet enfant, c'est Angèle. J'eus seize ans le jour de sa naissance. À peine si j'avais effleuré les enivrements du monde ; les soins que je donnais à ma fille ne m'en firent connaître que les douceurs maternelles. La disgrâce dans laquelle se trouvait le nom de mon mari ne m'en laissait guère espérer d'autres. Ma fortune même était à peine suffisante pour moi et mon enfant. Ma tante Angélique, à titre de marraine, voulut se charger de ma fille, la sépara de moi, l'em-

mena dans une terre qui lui appartenait ; si bien que nous changeâmes presque de rôle, et qu'elle devint la mère d'Angèle, dont je ne fus plus que la tante... C'est ainsi que, pendant quinze ans, je restai dans mon isolement de veuve... Tout à coup, voilà qu'aujourd'hui ma fortune prend un caractère nouveau. La lettre que j'ai reçue du ministre fait preuve que je vais jouir de quelque crédit. Impuissante pour moi-même, car quelle faveur peut solliciter une femme ? je puis beaucoup pour un homme que je présenterais. Cette influence me met à même de doubler sa fortune, s'il en a une, ou de lui créer une position, s'il n'en a pas. Et, à moins qu'on ne me dise, monsieur, que je suis trop vieille et pas assez jolie pour songer à un second mariage, j'avoue que j'aurai l'amour-propre de ne pas le croire impossible.

ALFRED

Oh ! madame...

LA COMTESSE

Vous êtes trop galant pour n'être pas de mon avis... Je le savais bien.

ALFRED

Mais je ne vois pas comment cela empêcherait mademoiselle Angèle...

LA COMTESSE

Pardon ; si je marie ma fille avant moi, je me donne, dans mon gendre, un maître qui aura le droit de contrôler ma vie ; qui, quand je voudrai à mon tour prendre un mari, dira à sa femme : « Mais ta mère est folle !... comment ! elle va être bientôt grand'mère, et elle se remarie... » Savez-vous qu'alors il aura peut-être raison ? Angèle a seize ans à peine ; elle peut très-bien attendre un an ou deux ; moi, j'en ai... trente et un passés ; n'est-il pas plus simple que j'assure d'abord ma position, que j'emploie mon crédit en faveur de l'homme qui voudra bien accepter ce crédit pour ma dot ?... Je suis à peu près certaine d'obtenir, pour mon mari ou pour celui qui sera sur le point de le devenir, tout ce que je demanderai, et peut-être alors m'assurerai-je, par

la reconnaissance, un bonheur que mon âge peut-être ne me permet plus d'exiger de l'amour...

ALFRED, à part

Ah !...

LA COMTESSE

Car, vous concevez, ma position et celle de mon mari une fois solidement établies, alors, à l'aide du crédit de son beau-père, je m'occupe à son tour du bonheur d'Angèle... Dites-moi, monsieur, est-ce que ce n'est point là le calcul d'une femme raisonnable et en même temps d'une bonne mère de famille ?

ALFRED

Ajoutez que c'est encore celui d'une femme pleine d'esprit et de grâce... qui ne pourra faire qu'un heureux et fera mille jaloux...

LA COMTESSE

Toujours des réminiscences de l'ancienne cour.

ALFRED

La vérité doit être de mode à la nouvelle.

LA COMTESSE

Comme vous le voudrez ; mais enfin, voilà pourquoi... car, puisque je me trouve entraînée à vous faire ces confidences, autant tout vous dire ; voilà pourquoi je laisse Angèle ici ; elle est jeune, elle est jolie, Angèle, et je suis, sinon jalouse, du moins inquiète ; c'est terrible, savez-vous, pour une femme de trente et un ans, d'avoir près d'elle une jeune et blonde tête comme celle-là !

ALFRED

Oh ! madame, qu'avez-vous à craindre ?...

LA COMTESSE

Ses quinze ans.

ALFRED

Mais elle a l'air de votre sœur, et voilà tout ; elle est jolie, c'est vrai... Mais regardez-vous donc, madame ! vous, vous êtes belle et dans toute la puissance de votre beauté. Vous parlez d'enchaîner à vous un homme par la reconnaissance ; mais,

madame, fût-il riche et puissant comme un roi, celui que vous aimerez sera plus heureux du bonheur que vous lui apporterez que de celui qu'il possédera.

LA COMTESSE

Vrai ?

ALFRED

Oh ! je vous le jure.

LA COMTESSE

Ainsi vous approuvez le plan que j'ai formé ?

ALFRED

Je le trouve admirable !... Me permettrez-vous, à mon arrivée à Paris, de vous aider dans vos recherches ?

LA COMTESSE

Vous y revenez donc ?

ALFRED

Voilà plusieurs jours que je serais parti déjà, si mon domestique avait pu me trouver une chaise de poste à acheter dans toute la ville ; mais c'est une chose rare qu'une chaise de poste à Cauterets.

LA COMTESSE

Mais écoutez donc ; voulez-vous faire une chose ? ma voiture contient quatre personnes ; ma femme de chambre seule m'accompagne ; acceptez une place, et je vous emmène...

ALFRED

Vous, madame !... Mais ne craignez-vous point ?...

LA COMTESSE

Le monde ?... Vous n'avez donc pas entendu ce que je viens de vous dire, que ma femme de chambre était en tiers avec nous ; d'ailleurs, je vous enlève par égoïsme... Il peut se trouver encore un précipice sur la route...

ALFRED

Oh ! madame !... mais ce voyage serait pour moi un bonheur, une ivresse...

LA COMTESSE

Prenez garde, un mot de plus, et je retire ma parole.

ALFRED

Oh ! non, non, je l'accepte, et, s'il le faut, je la réclame.

LA COMTESSE

Alors, si vous voulez faire placer vos malles...

ALFRED

Non, mille grâces ! cela vous retarderait trop ; mon domestique partira ce soir par la diligence et les accompagnera. Voulez-vous que je l'appelle ?

LA COMTESSE

Certes !... Ainsi vous êtes prêt ?

ALFRED, sonnant

Oui, madame.

LA COMTESSE, allant vers la porte latérale, et appelant Angèle !...

ALFRED, à Dominique, qui entre

Je pars à l'instant pour Paris ; tu prendras ce soir la diligence ; je te laisse le soin de faire mes malles et de régler mes comptes avec M. Muller : tiens, voici de l'argent.

DOMINIQUE

C'est bien, monsieur

LA COMTESSE, à Dominique

Mon ami, savez-vous si ma chaise est prête ?

DOMINIQUE

Le postillon vient d'y mettre les chevaux.

LA COMTESSE

Dites-lui de faire avancer. (Dominique sort.) Angèle !...

ANGÈLE, de l'escalier

Me voici, maman.

Scène VIII

Les mêmes, Angèle, madame Angélique.

LA COMTESSE

Allons, mon enfant...

ANGÈLE, bas, à Alfred

Eh bien ?

ALFRED

Tout va au mieux.

ANGÈLE

Oh ! je respire !... (À la comtesse.) Eh quoi ! vous partez déjà, ma mère, ma bonne mère ? Je suis si heureuse !... Oh ! embrassez-moi... Déjà partir !

LA COMTESSE

Tu vois, la voiture attend... Angèle, monsieur m'accompagne...

ANGÈLE

Monsieur !...

ALFRED, pendant que la comtesse et madame Angélique font l'enveloppe de la lettre et la cachettent

Oui... (Bas.) Votre mère a sur vous des projets qu'il faut que je combatte, et je réussirai, j'espère, à vaincre une résolution que je crois fortement arrêtée dans son esprit ; mais, comme elle n'a personne à Paris, et qu'il lui faut quelqu'un pour l'aider dans ses démarches, je me suis offert ; je veux me rendre utile, nécessaire si je le puis ; et alors, cher ange, quand je lui aurai rendu tous ces petits services de bureaux, de ministères, services si importants pour une femme, tu comprends, car une femme ne peut aller solliciter d'antichambre en antichambre, une récompense me sera due, je la demanderai... Cette récompense sera Angèle, mon Angèle chérie, qui m'aura peut-être oublié, mais à laquelle, moi, je penserai toujours.

ANGÈLE

Moi... vous oublier !... Oh ! mon Dieu... Ah ! je ne sais pas pourquoi, Alfred, mais j'ai le cœur bien serré...

ALFRED

Notre séparation ne sera pas longue, chère enfant !... Rapporte-t'en à mon amour.

ANGÈLE

Oh ! que j'ai besoin d'y croire !

ALFRED

Chut ! (Haut.) Mademoiselle a-t-elle quelque commission ?...

ANGÈLE

Merci.

LA COMTESSE

Eh bien, voilà que tu pleures... Allons, embrasse-moi !... encore !... là !... encore ! Tu sais bien que je t'aime...

ANGÈLE

Oui, maman ; mais cela n'empêche pas que vous me laissiez ici...

LA COMTESSE

Mais... ce matin... tu ne voulais pas venir avec moi...

ANGÈLE

Oh ! ce matin... c'était autre chose... (À part.) Il restait, lui !

LA COMTESSE

Aussitôt mes affaires terminées, je t'écris, je te le promets... (À Henri, qui entre.) Ah ! monsieur Henri, je désespérais presque de pouvoir vous faire mes adieux... Si vous venez à Paris, j'espère que l'une de vos premières visites sera pour moi.

HENRI

Jamais offre n'a été reçue avec autant de reconnaissance, madame, ni avec un plus vif désir d'en profiter.

LA COMTESSE

Ainsi, c'est parole donnée... (À Alfred.) Je vous attends, monsieur.

ALFRED

À vos ordres, madame.

LA COMTESSE

Adieu, ma bonne tante... Adieu, Angèle ; bientôt, va !... bientôt !

ANGÈLE

Ma mère !... ma mère !...

(Elle se jette en pleurant dans les bras de la comtesse, avec laquelle Alfred s'apprête à sortir.)

HENRI, à madame Angélique

Dites-moi, madame, et M. d'Alvimar ?

MADAME ANGÉLIQUE

Il retourne à Paris avec ma nièce.

HENRI, à part

Ah ! voilà le secret des larmes d'Angèle.

ACTE TROISIÈME

ERNESTINE

*Un boudoir servant de passage du salon à une chambre à coucher ;
au fond, une porte et une fenêtre ; deux portes latérales.*

Scène première

Alfred, un domestique, puis Jules Raymond.

ALFRED, s'adressant au domestique,
qui allume les bougies

Madame la comtesse de Gaston est-elle rentrée ?

LE DOMESTIQUE

Oui, monsieur ; elle est à sa toilette.

ALFRED

C'est bien. Donnez-moi une plume, du papier et de l'encre.

LE DOMESTIQUE

Monsieur va écrire ?

ALFRED

Pourquoi cette question ?

LE DOMESTIQUE

Parce qu'un ami de monsieur l'attend chez lui.

ALFRED

Son nom ?

LE DOMESTIQUE

Jules Raymond.

ALFRED

Oh ! faites-le entrer ici. Je n'ai pas le temps de remonter chez moi ; d'ailleurs, je compte le présenter à madame la comtesse. – Ajoutons-le à ma liste. Jules Raymond ! Il arrive bien, pour peu qu'il soit danseur.

LE DOMESTIQUE, annonçant

M. Jules Raymond.

ALFRED

Ah ! cher ami, tu es un garçon bien aimable de penser à moi.

JULES

Et tu es le premier auquel j'ai pensé : ainsi tu vois que je ne te vole pas ton compliment.

ALFRED

Voyons, d'où viens-tu, éternel coureur ?

JULES

De la Suisse.

ALFRED

Ah ! bravo !

JULES

Mais, dis-moi donc, il me semble que les affaires ont admirablement marché en mon absence.

ALFRED

Mais oui, pas mal.

JULES

Tiens, je croyais qu'on ne portait plus la croix de Saint-Louis.

ALFRED

C'est celle de la Légion d'honneur.

JULES

Et tu es rentré dans ta pension ?

ALFRED

Le ministre l'a doublée.

JULES

Et ta place de premier secrétaire à Rome t'a-t-elle été rendu ?

ALFRED

Non ; mais je suis nommé, à compter d'aujourd'hui, je crois, ministre plénipotentiaire à Bade.

JULES

Je t'en fais mon compliment. Je n'ai pas besoin de te demander comment vont les amours ; il est probable qu'ils suivent la même marche.

ALFRED

Tu connais mon système.

JULES

Ainsi tes projets ont réussi ?

ALFRED

Complètement.

JULES

Alors tu épouses mademoiselle Angèle ?

ALFRED

Non ; je me marie avec madame de Gaston.

JULES

Ah çà ! mais, mon ami, tu me dis là des choses de l'autre monde.

ALFRED

En doutes-tu ?

JULES

Ma foi, je te l'avoue...

ALFRED

Viens au bal ce soir, et tu apprendras, de la bouche même de la comtesse, ce que tu ne veux pas croire de la mienne... La comtesse doit, ce soir, annoncer notre mariage comme une chose arrêtée.

JULES

Eh ! mais sa fille ?

ALFRED

Angèle ? Elle est près de sa tante, au fond du Dauphiné. Aussitôt après son mariage, sa mère la fera venir.

JULES

Mais la comtesse est donc toute-puissante ?

ALFRED

Tout à fait. Elle a joint à son influence personnelle celle de la maîtresse du ministre, une dame de Varly, de Varcy, je ne sais pas trop. Cette dame a été sensible, dans la position fautive où elle se trouve, à quelques égards que la comtesse a eus pour elle. Depuis ce temps, madame de Gaston en fait tout ce qu'elle veut ; sa pension lui a été rendue, un arriéré payé. Enfin, je ne sais quelle chose encore elle a obtenue.

JULES

Allons, mon cher ami, je te fais mon compliment.

ALFRED

Je te préviens que je ne te recevrai que ce soir au bal.

JULES

Il faudrait au moins, pour y venir, que je fusse invité par la comtesse.

ALFRED

Je l'attends pour lui remettre la liste des invitations que j'ai faites en son nom, et, lorsque le domestique t'a annoncé, je t'ai porté au nombre de mes danseurs.

JULES

Eh bien, soit... Mais je n'ai point de temps à perdre alors. (Tirant sa montre.) Neuf heures ; et à quelle heure s'ouvre le bal ?

ALFRED

À dix heures... Hâte-toi donc si tu veux danser la première contredanse avec la comtesse.

JULES

Je pars. Annonce-moi d'avance : tu pourrais n'être pas là pour me présenter.

ALFRED

Sois tranquille.

JULES

Allons, une nouvelle séparation de sept mois, – car il y a sept mois que nous ne nous sommes vus, je crois, – et je te retrouve ambassadeur.

ALFRED

C'est possible. Adieu.

JULES

Au revoir.

Scène II

Alfred, la comtesse, en toilette de bal.

LA COMTESSE

Avec qui causiez-vous donc là ?

ALFRED

Ah ! je vous fais mon compliment ; vous êtes merveilleu-

sement belle avec cette toilette.

LA COMTESSE

Flatteur ! je ne vous demande pas cela ; je vous demande quel est ce jeune homme qui s'en va.

ALFRED

Un ami à moi, qui a l'honneur d'être connu de vous, je crois : Jules Raymond, un peintre, un artiste.

LA COMTESSE

Oui, je le connais de nom, mais pas autrement.

ALFRED

Eh bien, je vous le présenterai ce soir ; vous permettez ?

LA COMTESSE

Certainement.

ALFRED

Voici la liste des personnes que j'ai invitées en votre nom.

LA COMTESSE

Parlons d'abord de vos affaires... J'ai vu le ministre.

ALFRED

Ah !

LA COMTESSE

Votre nomination est signée.

ALFRED

Ma nomination de ministre plénipotentiaire ?

LA COMTESSE

Oui.

ALFRED

Et vous consentirez à vous exiler avec moi ?

LA COMTESSE

J'irai au bout du monde avec mon mari.

ALFRED

Que vous êtes bonne !

LA COMTESSE

Non, je vous aime. (Alfred lui baise la main.) D'ailleurs, je ferai revenir Angèle ; nous l'emmènerons avec nous ; et nous lui trouverons là-bas quelque joli petit baron allemand bien blond, bien

mélancolique, bien rêveur...

ALFRED, l'interrompant

Est-ce que vous avez le brevet ?

LA COMTESSE

Non, il est entre les mains de madame de Varcy, qui, comme vous le savez, a enlevé d'assaut cette affaire : elle vient ce soir ; je vous présenterai à elle, et c'est elle-même qui s'est chargée de vous remettre votre nomination.

ALFRED

Merci. Maintenant, à notre liste.

LA COMTESSE, la repoussant doucement

C'est bien ; vous avez invité vos amis, n'est-ce pas ? Vos amis sont les miens, je serai donc heureuse de les recevoir... Ah ! de mon côté, j'ai fait une invitation que j'avais oublié de vous dire.

ALFRED

Laquelle ?

LA COMTESSE

J'ai trouvé hier chez moi la carte de M. Henri Muller.

ALFRED

Ah ! il est à Paris ?

LA COMTESSE

Il y arrive, je crois, venant du Midi.

ALFRED

Et sa santé ?

LA COMTESSE

Toujours plus mauvaise ; aussi je doute qu'il vienne.

ALFRED

Et moi, je suis sûr qu'il viendra.

LA COMTESSE

J'en suis bien aise, c'est un bon jeune homme. Maintenant, monsieur, vous me permettrez de vous rappeler que vous êtes en retard.

ALFRED

C'est vrai ; dix minutes pour ma toilette, et je suis à vous.

LA COMTESSE

Allez. (Sonnant.) Fanny !

FANNY

Madame la comtesse ?

LA COMTESSE

Dites-moi, est-ce que vous trouvez que cette robe me va bien ?

FANNY

Parfaitement.

LA COMTESSE

Et ma coiffure ?

FANNY

À merveille.

LA COMTESSE

Allez me chercher mon bouquet.

(Fanny rencontre un domestique à la porte et lui parle bas.)

FANNY

Madame la comtesse...

LA COMTESSE

Eh bien ?

FANNY

Une dame qui descend de voiture désire parler à madame.

LA COMTESSE

Déjà une de nos danseuses !

LE DOMESTIQUE

Oh ! non, madame, elle arrive en chaise de poste.

LA COMTESSE

Elle prend mal son temps. N'importe, faites entrer. (À Fanny.)
Mon bouquet n'est point dans l'antichambre, il est chez moi.
(Tout en arrangeant ses cheveux devant une glace.) Quelle peut être
cette dame qui m'arrive à cette heure ? Quelque amie de pension,
quelque...

Scène III

La comtesse, Angèle, vêtue de deuil.

ANGÈLE

Ma mère !

LA COMTESSE, courant à elle

Angèle, toi !

ANGÈLE, se précipitant tout éplorée dans ses bras

Ma mère !... ma mère ! vous m'aimez donc ?

LA COMTESSE

Comment ! chère enfant, si je t'aime ?... Mais qu'as-tu ?...
pourquoi ce retour imprévu ? ce deuil ?...

ANGÈLE

Ma pauvre tante Angélique...

LA COMTESSE

Oh ! mon Dieu !

ANGÈLE

Subitement... sans qu'on s'en doutât... Comprends-tu ?

LA COMTESSE

Pauvre tante !...

ANGÈLE

Alors, je me suis trouvée seule, malade. Moi aussi, j'ai pensé
que je pouvais mourir, mourir loin de vous... et je ne voulais pas
mourir loin de ma mère.

LA COMTESSE

Toi, mourir ?... Quelles idées !...

ANGÈLE

Oh ! vous ne savez pas ce que j'ai souffert !

LA COMTESSE

En effet, tu es bien changée.

ANGÈLE

Oui... J'hésitais à revenir cependant, de peur... de peur que
vous ne fussiez mécontente... Mais je me suis dit : « Maman
m'aime... » N'est-ce pas, maman, que tu m'aimes ?...

LA COMTESSE

Oh ! chère petite !

ANGÈLE

« Elle me pardonnera d'arriver ainsi ; car, pour rester dans ce vieux château, toute seule... » Oh ! je serais morte, ma mère, je serais morte !

LA COMTESSE

Eh bien, non, non... Te voilà, calme-toi.

ANGÈLE

Comme vous êtes belle, vous, ma mère ! Vous allez en soirée ?

LA COMTESSE

Cela tombe horriblement mal... Comment faire ?... Je ne puis maintenant fermer ma porte.

ANGÈLE

Comment ! c'est ici ?...

LA COMTESSE

Eh ! oui... mon Dieu, si M. d'Alvimar était là, il me donnerait un conseil.

ANGÈLE

N'est-il point à Paris ?

LA COMTESSE

Si !... il me quitte, au contraire. Il va revenir.

ANGÈLE

Ah !

LA COMTESSE

Qu'as-tu ? Comme tu pâlis !

ANGÈLE

Ce n'est rien, rien, ma mère.

LA COMTESSE

Que faire, mon Dieu ?... Maudit bal !

ANGÈLE

Il est annoncé, donnez-le.

LA COMTESSE

Y seras-tu ?

ANGÈLE

Moi, ma mère ?... Oh ! le pourrais-je, fatiguée, malade comme

je le suis ?... Non, je vous en prie. Ma petite chambre est-elle toujours libre ?

LA COMTESSE

Oui, elle t'attendait, car j'allais t'écrire de revenir... Nous parlions de toi avec M. d'Alvimar, il y a dix minutes, et nous faisons ensemble des projets...

ANGÈLE

Sur moi ?

LA COMTESSE

Oui.

ANGÈLE

Que vous êtes bonne ! (On entend sonner.) Oh ! maman, c'est déjà quelqu'un ; je me sauve.

LA COMTESSE, ouvrant la porte latérale

Tiens, voilà ta chambre.

ANGÈLE

Merci. (Allant à la porte.) Louise ! Louise ! faites porter tous mes effets dans ma chambre... Tenez, là, là... Au revoir, ma mère ; aimez-moi un peu... Oh ! j'ai tant besoin de votre amour...

LA COMTESSE

Allons !... j'irai t'embrasser lorsque je serai débarrassée de tout le monde.

ANGÈLE

Oui, ma mère.

UN DOMESTIQUE, de l'autre porte

Les personnes invitées par madame la comtesse commencent à arriver.

LA COMTESSE

Faites les entrer au salon... Ah ! excepté madame de Varcy, que vous introduirez de ce côté ; puis vous viendrez me prévenir qu'elle y est. Voyons, Fanny, Fanny !... tout va-t-il bien ?

FANNY

Très-bien.

LA COMTESSE

Mon bouquet ?

FANNY

Le voici.

LA COMTESSE

C'est tout ?... Oui... allons.

(Entrent Louise et un domestique
portant des malles et des cartons.)

FANNY, leur indiquant la porte d'Angèle

Par ici... par ici... tenez...

LOUISE

Oui, oui... je sais.

Scène IV

Alfred, Fanny.

ALFRED, de la porte du fond

Fanny !

FANNY

Monsieur ?

ALFRED

Où est madame la comtesse ?

FANNY

Au salon.

ALFRED

Est-ce qu'il y a beaucoup de monde ?

FANNY

Mais pas mal déjà.

(Elle sort.)

ALFRED

Ce diable de Muller, cela me contrarie de le trouver ici ; il va me parler d'Angèle, et je n'y pense déjà que trop.

UN DOMESTIQUE, annonçant

Madame de Varcy. (À madame de Varcy.) Je vais prévenir madame la comtesse.

Scène V
Alfred, Ernestine.

ALFRED

Ah ! ma protectrice inconnue... (Se retournant.) Ernestine de Rieux !

ERNESTINE

Non, monsieur, madame de Varcy.

ALFRED

Ah ! voilà qui est d'une exactitude scrupuleuse, madame... Je vous avais donné rendez-vous dans le monde au bout de combien ? de... huit mois, je crois... en robe de bal, des perles au cou, des fleurs sur la tête. Vous avez devancé l'époque... et cependant, madame, rien ne manque à l'exactitude de la toilette dans laquelle je comptais vous rencontrer.

ERNESTINE

Oui, vous êtes un prophète d'infamie, et tout ce que vous m'avez prédit est arrivé.

ALFRED

Madame... ceci m'a l'air d'une confiance ; et je vous ai promis de ne pas vous demander par quels moyens...

ERNESTINE

Mais je me suis promis de vous le dire, moi. En vous quittant, je suis revenue à Paris, résolue à m'enfermer... à ne voir personne... Ah ! je lisais mal au fond de mon cœur... Je voulais bien m'éloigner du monde ; mais je ne voulais pas que le monde s'éloignât de moi. J'espérais qu'il viendrait me chercher... Il m'abandonna... sans m'oublier... Mon absence servit de texte à ses conversations, de but à ses calomnies... On allait jusqu'à supposer des choses que ma présence seule pouvait démentir... Je n'osais rentrer dans la société. Cependant... isolée comme je l'étais... sans appui... J'en trouvai un... un soutien puissant !... je compris que le monde est ainsi fait que, lorsqu'on ne marche pas sur les préjugés, ils marchent sur vous ; qu'il faut les fouler aux pieds si l'on ne veut pas qu'ils vous écrasent... On avait méprisé

la pauvre femme, humiliée et repentante... Je me couronnai de ma honte... et l'on m'adora comme une reine.

ALFRED

Ainsi vous êtes l'amie du ministre ?

ERNESTINE

Oh ! monsieur, point de vaine pudeur de mots, dites sa maîtresse.

ALFRED

Il n'en est que plus méritoire à vous, dans cette haute position, de vous rappeler encore vos anciens amis.

ERNESTINE, amèrement

Comment voulez-vous que je vous oublie ?

ALFRED

Oh ! mais je m'entends... vous les rappeler... pour leur être utile... voilà ce que je veux dire ; car, si je suis bien informé, c'est à votre protection, madame, que je dois ma nomination.

ERNESTINE

Oui, monsieur, et j'ai voulu vous en remettre moi-même le brevet.

(Elle le lui présente.)

ALFRED

Vous êtes trop bonne... (Lisant.) Mais il y a une erreur, madame... Mon départ est fixé à trois jours.

ERNESTINE

Ce n'est point une erreur.

ALFRED

Mais je ne puis partir en ce moment.

ERNESTINE

Eh bien, vous ne partirez pas.

ALFRED

Mais alors...

ERNESTINE

La place de ministre plénipotentiaire étant vacante et ne pouvant rester inoccupée à cause de son importance... à votre refus, une autre personne y sera envoyée.

ALFRED

Ah ! ah !... je commence à comprendre... et je vois maintenant de quelle manière vous vous souvenez de vos anciens amis. On vous aura dit mon prochain mariage, et...

ERNESTINE

On ne m'a rien dit, monsieur.

ALFRED

Savez-vous, madame, que nous jouons un jeu qui pourra bien devenir une guerre ?

ERNESTINE

Quelque nom que vous lui donniez, monsieur, et à quelque conséquence qu'il entraîne, je suis prête à faire votre partie.

ALFRED

Eh bien, je jouerai cartes sur table ; vous savez que je suis franc. J'aime la comtesse de Gaston...

ERNESTINE

Tiens !... Je croyais que c'était sa fille.

ALFRED

Vous êtes puissante ; mais elle n'est pas sans crédit... Je lui dois beaucoup.

ERNESTINE

De l'amour, du dévouement !... Je ne vous reconnais plus, monsieur ; et vos principes ?...

ALFRED

M'ont conduit à mon but.

ERNESTINE

Vous n'y touchez pas encore.

ALFRED

Peu de chose m'en sépare, du moins.

ERNESTINE

Vous estimez bien peu ma volonté, ce me semble.

ALFRED

Savez-vous que vous me rendriez fat ?

ERNESTINE

Oh ! vous auriez tort de le devenir.

ALFRED

Votre dépit ressemble tant à un reste d'amour.

ERNESTINE

Dites à un commencement de haine...

ALFRED

Contre moi ?...

ERNESTINE

Oh ! non, je ne vous hais pas.

ALFRED

Madame...

ERNESTINE

Je marque un point... vous vous fâchez...

ALFRED

Madame, c'est assez plaisanter.

ERNESTINE

Aussi je cesse... Partirez-vous, monsieur ?

ALFRED

Je ne partirai pas.

ERNESTINE

Vous avez trois jours pour vous décider.

ALFRED, lui remettant le brevet

Voici ma réponse.

ERNESTINE

Très-bien... Voulez-vous m'offrir la main pour entrer au bal ?

ALFRED

Voici madame de Gaston qui va vous y introduire.

Scène VI

Les mêmes, la comtesse.

LA COMTESSE

Pardon, madame ; on est, il est vrai, venu me dire que vous étiez ici... mais, forcée de faire un premier quadrille, je n'ai pu venir qu'après la contredanse... (À d'Alvimar.) Vous vous êtes présenté tout seul, monsieur, à ce qu'il paraît ?

ALFRED

J'avais déjà eu l'honneur de rencontrer madame.

LA COMTESSE

Voulez-vous entrer ?... Nous manquons de jolies femmes.

ALFRED, bas, à la comtesse

Je voudrais bien vous parler.

LA COMTESSE

Moi aussi.

ALFRED

Je vous attends, alors.

LA COMTESSE

Ici ?

ALFRED

Oui.

Scène VII

Alfred, puis la comtesse, puis Jules Raymond.

ALFRED

Ah ! elle veut me faire plier sous sa volonté, cette femme !
 âme perdue qui veut perdre celle des autres pour racheter la
 sienne... Nous verrons !... Le ministre, le ministre... il n'est pas
 inamovible... On parle d'une nouvelle combinaison... et ma nomi-
 nation par celui-ci pourrait bien être un titre de destitution aux
 yeux de l'autre... (À la comtesse, qui rentre.) Oh ! venez, venez...

LA COMTESSE

Eh ! mon Dieu, qu'y a-t-il ? Comme vous paraissez agité !

ALFRED

Il faut que vous annonciez ce soir notre mariage... et publi-
 quement.

LA COMTESSE

Ce soir ?... Je venais justement vous dire que cela me parais-
 sait impossible.

ALFRED

Et pourquoi ?

LA COMTESSE

Angèle est arrivée.

ALFRED

Angèle !...

LA COMTESSE

Au moment où vous me quittez.

ALFRED

Angèle est ici ?

LA COMTESSE

Là, dans cette chambre.

ALFRED

Ah !...

LA COMTESSE

Vous comprenez... il est impossible que j'annonce publiquement un mariage que ma fille ignore encore, et que je vous avoue ne savoir trop comment lui apprendre.

ALFRED

Vous avez raison, c'est impossible... de toute impossibilité... vous avez raison.

LA COMTESSE

Ainsi, c'est quelques jours de retard, et voilà tout...

ALFRED

Oui, oui... trois ou quatre jours... il vaut mieux retarder...

LA COMTESSE

Oh ! je vous remercie de comprendre cela.

JULES, entrant

Mille pardons, madame la comtesse, de vous poursuivre jusqu'ici ; mais vous m'avez donné des droits sur lesquels je vous préviens que je ne laisserai pas empiéter... même par Alfred... Vous m'avez promis cette contredanse...

LA COMTESSE

Oui, monsieur, et je ne l'avais pas oublié.

JULES

Mille grâces, madame... (La musique joue.) Entendez-vous ?

LA COMTESSE

Me voici, monsieur.

Scène VIII

Alfred, puis Louise.

ALFRED

Angèle ici ! qui ramène cette enfant malgré mes lettres ? Angèle ici !... Et moi entre ces deux femmes ; et cela au moment de réussir ! Misérable ambition de petites choses ! Tout cela pour parvenir à être ministre plénipotentiaire, et voilà tout ! Angèle ici... là !... (La porte d'Angèle s'ouvre avec précaution.) Ah !... j'ai cru que c'était elle.

LOUISE

C'est vous que je cherchais, monsieur.

ALFRED

Me voilà.

LOUISE

Une lettre pour vous.

ALFRED

De qui ?

LOUISE

De ma maîtresse.

ALFRED

D'Angèle ? (Après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre.) Ce n'est pas possible ! oh ! non... dites, dites...

LOUISE

Cela est cependant, monsieur.

ALFRED

Oh ! que faire ?...

LOUISE

Elle vous attend pour décider cela avec vous.

ALFRED

Plus tard... j'irai tout à l'heure.

LOUISE

Eh ! monsieur, il n'y a pas une minute à perdre.

ALFRED, s'élançant dans la chambre

Allons, alors !...

LOUISE, près de la porte d'Angèle,
regardant la personne qui entre du côté opposé

M. Henri Muller.

(Elle referme la porte vivement.)

Scène IX

Henri, seul.

Oh ! que je souffre ! cet air échauffé par les bougies, parfumé par les fleurs... m'étouffe... Ce bruit, ces éclats, ce tourbillonnement me tuent. On respire ici, du moins !... (Il jette son chapeau sur un sofa et s'y assied lui-même.) Oh ! je n'aurais pas dû venir... mais j'espérais entendre parler d'Angèle... et je n'ai pas même osé prononcer son nom devant sa mère, de peur que mon émotion ne me trahît... Que ces hommes et ces femmes sont heureux !... la belle chose qu'un bal pour ceux qui peuvent y vivre !

Scène X

Henri, assis ; Alfred, sortant pâle et agité
de la chambre d'Angèle.

ALFRED

Que faire ?... que devenir ?... où trouver l'homme qu'il me faut, et cela à l'instant même ?

HENRI, se levant

M. d'Alvimar.

ALFRED

Henri Muller !... (Se frappant le front.) Ah ! il n'y a pas d'autre moyen.

HENRI

Qu'avez-vous ?...

ALFRED, allant à lui et lui prenant la main

Monsieur... vous êtes homme d'honneur... et vous savez ce que c'est que l'honneur... Il faut que vous m'aidiez à sauver celui d'une femme !...

HENRI

Comment cela, monsieur ?... Expliquez-vous !...

ALFRED

En votre qualité de médecin... on a dû parfois vous faire des demandes semblables à celle que je vais vous adresser... Promettez-moi de m'accorder la mienne... promettez-le-moi !

HENRI

Si elle ne sort en rien des devoirs de mon état... si même elle ne compromet que ma personne...

ALFRED

Elle est dans les devoirs de votre état, et ne peut point vous compromettre.

HENRI

Alors parlez...

ALFRED

Assez loin d'ici pour qu'il n'y ait pas un instant à perdre, monsieur, une jeune fille... en ce moment... une jeune fille de haute noblesse... une jeune fille dont le déshonneur rejaillit sur toute une famille... une jeune fille va devenir mère.

HENRI

Je comprends ce que vous demandez de moi, monsieur.

ALFRED, avec anxiété

Eh bien ?

HENRI

Je suis prêt à vous suivre.

ALFRED

Écoutez, monsieur, ce n'est pas tout...

HENRI

Après ?

ALFRED

Cette jeune fille, vous pourriez la rencontrer dans le monde plus tard... un jour...

HENRI

Un pareil secret est sacré, monsieur ; je ne la reconnaîtrais pas.

ALFRED

Mais elle vous reconnaîtrait, vous... et elle en mourrait... elle en mourrait de honte, monsieur !... Écoutez, ne me rendez pas service à demi... permettez une chose.

HENRI

Laquelle ?

ALFRED

Que je vous bande les yeux !... que je vous conduise ainsi jusque dans sa chambre...

HENRI

Je vous comprends, monsieur.

ALFRED

Et vous y consentez ?

HENRI

J'allais vous le proposer.

ALFRED, à part

Je suis sauvé.

HENRI, prenant son chapeau

Je suis prêt.

ALFRED

Descendez, monsieur, descendez le premier... et attendez-moi au coin de la rue dans un fiacre ; je vous rejoins... Allez, allez.

(Henri sort.)

ALFRED, frappant à la porte d'Angèle

Louise !...

LOUISE

Monsieur ?

ALFRED

Dans un quart d'heure, je reviens... Rassure ta maîtresse.

LOUISE

Hâtez-vous !

ALFRED

Je cours...

(Louise rentre. Alfred, en se retournant, rencontre Jules et Ernestine.)

Scène XI

Alfred, Jules, Ernestine.

ERNESTINE, prenant Alfred par le bras

Avez-vous réfléchi, monsieur ?

ALFRED

Oui.

ERNESTINE

Et qu'avez-vous décidé ?

ALFRED

Envoyez-moi demain le brevet.

ERNESTINE

Et dans trois jours ?...

ALFRED

Je pars !...

JULES, l'arrêtant par l'autre bras

Eh bien ?...

ALFRED

Quoi ?

JULES

Qui épouses-tu décidément, car on n'a point annoncé ton mariage ? Est-ce la mère ?... est-ce la fille ?...

ALFRED

Ni l'une ni l'autre !...

(Il sort précipitamment.)

JULES

Voilà bien le garçon le plus original que je connaisse.

ERNESTINE

Oui, oui... il est assez bizarre.

Scène XII

Les mêmes, la comtesse, invités.

LA COMTESSE, entrant

Comment ! vous partez déjà ?

ERNESTINE

Mais il se fait tard.

LA COMTESSE

Oh ! deux heures tout au plus...

ERNESTINE

Vous avez arrêté toutes les pendules.

LA COMTESSE

Décidément ?... – Tom, la pelisse de madame, alors.

ERNESTINE

Vous trouverez mon domestique dans l'antichambre : une livrée lie de vin, des aiguillettes noir et argent.

LA COMTESSE

Oh ! que c'est mal, de nous quitter si tôt.

JULES

Mais, vous le voyez, madame... il n'y a point que nous... Tout le monde part.

LA COMTESSE

C'est votre exemple.

TOM

Voici la pelisse de madame.

JULES

Oserai-je vous offrir mon bras jusqu'à votre voiture ?

ERNESTINE, lui donnant le bras

Mille grâce.

LA COMTESSE

Et moi, mille remerciements.

(Tout le monde se retire.)

Scène XIII

La comtesse, Tom, Louise.

TOM

Il n'y a plus personne au salon. Madame la comtesse ordonne-t-elle qu'on éteigne ?

LA COMTESSE

Oui, certainement. (Allant à la porte d'Angèle.) Fermée... Ah ! je comprends ; elle aura craint que quelqu'un, en se trompant...

(Elle frappe doucement. Louise sort.)

LOUISE

Madame la comtesse !...

LA COMTESSE

Oui, j'ai promis à Angèle de venir l'embrasser.

LOUISE

C'est... c'est que mademoiselle Angèle dort, madame... et vous la réveillerez.

LA COMTESSE

Vous avez raison ; elle doit être fatiguée, cette pauvre enfant !... Dites-lui que je suis venue ; qu'au milieu du bal, j'ai vingt fois pensé à elle... et, demain, qu'elle reste au lit, je viendrai la voir.

(Elle sort. Les bougies sont complètement éteintes, et le théâtre est dans l'obscurité.)

LOUISE

Oh ! je tremblais !... mon Dieu !... Maintenant, vont-ils venir ?... Mon Dieu ! ayez pitié de ma maîtresse... (Elle va pour rentrer, on frappe à la fenêtre.) On frappe... on frappe... C'est lui... (Ouvrant.) Monsieur Alfred !

ALFRED

Silence ! (À Henri.) Nous sommes arrivés, monsieur. (Il entre par la fenêtre, aidant Henri, qui a les yeux bandés, à monter après lui.) Prenez garde... Bien. Vous m'avez donné votre parole d'honneur de ne point chercher à reconnaître...

HENRI

Je vous la renouvelle.

ALFRED, à Louise, qui tient la porte ouverte

Pas de lumière dans l'appartement ?

LOUISE

Aucune.

ALFRED, entraînant Henri

Entrons.

ACTE QUATRIÈME

ANGÈLE

La chambre d'Adèle.

Scène première

Angèle, couchée sur une chaise longue ;
Louise, puis la comtesse, puis Henri.

ANGÈLE, à Louise, qui entre

L'avez-vous vu ?

LOUISE

Pas encore.

ANGÈLE

A-t-il lu ma lettre, au moins ?

LOUISE

Son domestique la lui a remise quand il est rentré cette nuit.

ANGÈLE

Oh ! me laisser ainsi depuis trois jours ! Alfred ! Alfred !

LOUISE

Voici madame...

ANGÈLE

Chut ! retirez-vous !...

LA COMTESSE

Puis-je entrer ?

ANGÈLE

Oui, ma mère.

LA COMTESSE

Eh bien, comment te trouves-tu ?...

ANGÈLE

Très-bien, maman...

LA COMTESSE

Tu ne veux donc pas me dire ce que tu as ?

ANGÈLE

Mais que voulez-vous que je vous dise, ma mère ? Je n'ai rien...

(Elle essaye de se lever et retombe.)

LA COMTESSE

Vois !... Oh ! tu me caches quelque chose...

ANGÈLE

Moi ?... Rien, oh ! rien, je vous jure.

LA COMTESSE

Si tu as quelques chagrins, dis-les-moi... Voyons, doutes-tu de mon amour ?

ANGÈLE

Je serais bien malheureuse, ma mère, si j'en doutais !

LA COMTESSE

Mais je puis douter du tien, moi... Voilà trois jours que tu es souffrante et que, malgré mes prières, tu refuses de voir un médecin... Tu veux donc mourir ?

ANGÈLE

Ma mère...

LA COMTESSE

Écoute... je comprends ta répugnance pour un médecin étranger... pour un homme que tu ne connaîtrais pas. Mais... pour un ami...

ANGÈLE

Que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE

Si M. Henri, par exemple...

ANGÈLE

Henri Muller...

LA COMTESSE

Oui, il est à Paris.

ANGÈLE

Oh ! M. Henri... Oh ! lui moins que tout autre...

LA COMTESSE

Je lui ai écrit.

ANGÈLE

De venir ?

LA COMTESSE

Oui.

ANGÈLE

Oh !

LA COMTESSE

Et...

ANGÈLE

Et... et... il est là, n'est-ce pas ?... Voilà ce que vous voulez dire.

LA COMTESSE

Eh bien, oui.

ANGÈLE

Ma mère, ma mère, au nom du ciel !

LA COMTESSE

Il existe donc quelque chose, quelque chose que tu ne peux pas avouer... Mais que veux-tu que je suppose, alors ?... Voyons.

ANGÈLE, s'affaissant

Rien... rien... rien...

LA COMTESSE

Ainsi tu consens ?

ANGÈLE

Faites tout ce que vous voudrez, ma mère.

LA COMTESSE, allant à la porte

Monsieur Henri, venez...

HENRI, entrant

Madame...

LA COMTESSE

J'ai obtenu d'elle qu'elle vous voie. Oh ! je vous la recommande, monsieur Henri ; c'est mon enfant chérie, voyez-vous... Oh ! vous me répondez d'elle !

HENRI

Est-elle donc si souffrante ?...

LA COMTESSE

Je ne sais ce qu'elle a... Tâchez de découvrir son secret, si elle en a un. Parlez-lui comme on parle à une sœur... Je vous laisse

avec elle, pour que vous soyez plus libre... Devant moi... Je ne sais qu'imaginer. Vous comprenez... Enfin, monsieur Henri !... tout, tout... faites tout pour elle.

HENRI

J'ignore si je puis quelque chose, madame ; mais je suis bien entièrement à vous...

LA COMTESSE

Je vous laisse... J'attendrai chez moi. Venez me trouver après l'avoir quittée ; aussitôt après, je vous prie...

HENRI

J'irai.

LA COMTESSE

J'y compte.

(Elle sort.)

HENRI, s'approchant d'Angèle,

qui tient sa tête cachée entre ses mains

Mademoiselle !... (Répétant.) Mademoiselle !

ANGÈLE, relevant la tête et regardant autour d'elle

Et ma mère, où est-elle ?

HENRI

Sortie un instant.

ANGÈLE

Oh !

HENRI

Je croyais que vous auriez plus de plaisir à revoir un ancien ami.

ANGÈLE

Pardon.

HENRI, s'asseyant près d'elle

Voulez-vous me donner votre main ?

ANGÈLE

Ma main ?...

HENRI

C'est à titre de médecin que je vous la demande.

ANGÈLE

Et c'est à titre d'ami que je vous la donne.

HENRI

Elle est bien brûlante... Vous avez la fièvre.

ANGÈLE, à part, retirant sa main

Dieu !... si l'on pouvait reconnaître !

HENRI

Qu'avez-vous ?... Dites-moi.

ANGÈLE

Rien.

HENRI

C'est impossible... Vous souffrez, vous devez souffrir du moins... Vous êtes pâle, changée...

ANGÈLE

Ne me regardez point ainsi, monsieur Henri !... vous me faites mal ; vous me mettez au supplice...

HENRI

Mon Dieu, que puis-je vous dire ? que puis-je vous faire ?...

ANGÈLE

C'est le chagrin de la mort de ma bonne tante... C'est le voyage qui m'a fatiguée... et pas autre chose... Quelques jours me remettront.

HENRI

Et quand êtes-vous arrivée ?

ANGÈLE

Il y a quatre jours, le soir du bal...

HENRI

M. d'Alvimar m'avait dit que ce n'était que le lendemain...

ANGÈLE

Il s'est trompé sans doute, car je l'ai vu peu de temps après être descendue de voiture.

HENRI

Et pourquoi ne pas vous être montrée un instant ?

ANGÈLE

J'étais en deuil, j'étais fatiguée...

HENRI

Et où étiez-vous pendant ce temps ?

ANGÈLE

Dans cette chambre.

HENRI

Dans cette chambre ?

ANGÈLE

Oui, c'est la mienne.

HENRI, frappé d'une idée

J'en ai vu sortir Alfred, en effet... pâle, agité... au moment où... (Il regarde Angèle fixement, puis il se relève, recule, et s'écrie avec explosion.) C'est impossible !

ANGÈLE

Quoi ? quoi donc ?

HENRI, regardant autour de lui

Mon Dieu !... mon Dieu !...

ANGÈLE, le suivant des yeux
et se soulevant sur ses bras

Que fait-il ?...

HENRI, ouvrant la porte

Voilà la fenêtre... au rez-de-chaussée... Voilà la porte... Voici un meuble auquel je me suis heurté... (Marchant droit à Angèle épouvantée.) Angèle, Angèle, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu.

ANGÈLE

Que voulez-vous ? que voulez-vous ?...

HENRI

Angèle, la nuit du bal...

ANGÈLE, répétant machinalement

La nuit du bal...

HENRI

Ah !... un homme, conduit par Alfred...

ANGÈLE

Eh bien ?...

HENRI

Les yeux bandés...

ANGÈLE

N'achevez pas !...

HENRI

Est entré ici... dans votre chambre.

ANGÈLE

Comment le savez-vous ?

HENRI

C'était moi !...

ANGÈLE, se jetant à ses pieds, le front contre terre

Mon Dieu ! mon Dieu ! tuez-moi...

HENRI, se tordant les bras

Oh ! oh !

ANGÈLE, soulevant sa tête doucement,

puis regardant Henri et se relevant tout à coup

Et mon enfant, monsieur ! qu'avez-vous fait de mon enfant ?...

HENRI

Que dites-vous ? Je n'entends pas ; que dites-vous ?...

ANGÈLE

Mon fils... c'était un fils... on m'a dit que le médecin l'avait emporté. Oh ! qu'est-il devenu ?... Vous m'en répondez, monsieur !

HENRI

Il vit.

ANGÈLE

Oh ! il vit !... il vit, pauvre ange !... Vous l'avez vu ?... vous avez vu mon enfant ? Henri... oh ! mon bon Henri, que je vous embrasse !...

HENRI

Angèle ! vous me tuez.

ANGÈLE

Nous irons le voir, n'est-ce pas ?... Aussitôt que je pourrai sortir, nous irons ensemble ; vous ne me refuserez point de me conduire près de lui, n'est-ce pas ? Une mère qui demande à voir

son enfant, c'est sacré... On ne peut pas empêcher une mère de voir son enfant... Son enfant est à elle ; oh ! l'on ne peut pas la priver de son enfant !

HENRI

Nous irons.

ANGÈLE

Quand ?

HENRI

Bientôt.

ANGÈLE

Mon fils !...

HENRI

Parlons d'autre chose...

ANGÈLE, baissant la tête

Et de quoi voulez-vous que j'ose parler, si ce n'est de lui ?...

HENRI

Parlons de son père.

ANGÈLE

Oh !...

HENRI

Point de honte, Angèle... La honte est pour l'infâme !

ANGÈLE

Henri, s'il m'épouse !

HENRI

Oui ; mais il faut qu'il vous épouse.

ANGÈLE

Il me l'a promis.

HENRI

Quand ?

ANGÈLE

Pendant cette nuit fatale.

HENRI

Et depuis ?...

ANGÈLE

Oh ! monsieur, je ne l'ai pas revu.

HENRI, entre ses dents

Le misérable !...

ANGÈLE

Oh ! voilà ce qui me faisait mourir !... ne rien savoir, n'oser me confier à personne ; des remords, des craintes, de la honte plein le cœur... Et ma mère, qui ne me quittait pas.

HENRI

Il faut tout lui dire, Angèle.

ANGÈLE

Oh ! je n'oserai jamais.

HENRI

Alors, je le lui dirai, moi !... car il faut que cet homme vous épouse ; il le faut... Voulez-vous, moi, que je le dise à votre mère ?

ANGÈLE

Non, non, non... par grâce !... j'aime mieux encore moi-même.

HENRI

Il faut tout lui avouer, lui dire qu'elle aille trouver cet homme ; car, si elle n'y va pas, j'irai, moi...

ANGÈLE

Non !... oh ! non, pas vous.

HENRI

C'est qu'il n'y a pas une minute à perdre... Voyez-vous, Alfred est capable de tout... de partir, de s'éloigner.

ANGÈLE

Oh ! vous le calomniez, Henri...

HENRI

Dieu le veuille !

ANGÈLE

Eh bien, aujourd'hui.

HENRI

Oh ! ce n'est point aujourd'hui, c'est tout de suite...

ANGÈLE

Mon Dieu !

HENRI

J'ai bien le droit d'exiger quelque chose de vous, Angèle... Eh bien, j'exige qu'à l'instant même vous avouiez tout à votre mère.

ANGÈLE

Quelques minutes de grâce.

HENRI

Pas une seconde... Je vais l'aller trouver, lui dire de venir... Angèle, Angèle, du courage !... Votre mère vous aime ; et puis, d'ailleurs, il le faut !...

ANGÈLE

Allez donc !... (Henri sort.) Oh ! oh !... (Sanglotant.) Que je suis malheureuse, mon Dieu !... oh ! mon Dieu !

Scène II

Angèle, la comtesse.

LA COMTESSE, entrant

Un secret ! Quel peut être ce secret ?

ANGÈLE, se rejetant en arrière

Ma mère !

LA COMTESSE

Eh bien, mon enfant, me voilà... Me crains-tu ?... crains-tu de me dire, à moi, à moi, ta mère, ce que tu as dit à un étranger ?...

ANGÈLE

Oh ! je ne lui ai rien dit ; il a deviné !

LA COMTESSE

Eh bien, causons un peu, et je devinerai aussi, moi.

ANGÈLE

Vous ?

LA COMTESSE

Oui. Ne suis-je pas une mère indulgente ? Voyons.

ANGÈLE

Oh ! si...

LA COMTESSE

Eh bien, ma pauvre enfant ?

ANGÈLE, posant la tête sur les genoux de sa mère
Oh ! ma mère !

LA COMTESSE

Allons, te voilà comme lorsque tu étais toute petite, et que, le soir, fatiguée d'avoir joué toute la journée, tu venais dormir la tête sur mes genoux ; tu me disais tout alors ; moi, c'était toi... Pas un de tes petits secrets n'échappait à ta mère, et je n'avais pas même besoin de les aller chercher au fond de ton cœur : ils venaient tout seuls au-devant de moi jusque sur tes lèvres rosées... Oh ! mon enfant, voyons, qui t'a faite pâle et pleurante ainsi ? Quelque chagrin, quelque douleur ?... quelque amour, peut-être ?...

ANGÈLE, secouant la tête

Oui, oui...

LA COMTESSE

Eh bien, à qui veux-tu parler de cet amour, si ce n'est à ta mère ?... Voyons, conte-moi cela... Tu ne peux aimer qu'un homme digne de toi... Parle, parle.

ANGÈLE

Je n'oserai jamais...

LA COMTESSE

Voyons, écoute... Moi aussi, j'ai un secret à te confier.

ANGÈLE

Vous ?...

LA COMTESSE

Oui... Je vais commencer... et, quand ta mère t'aura tout dit... à ton tour, tu lui diras tout, n'est-ce pas ?

ANGÈLE

Que vous êtes bonne !

LA COMTESSE

Tu es raisonnable, on peut tout te dire... Puis tu me donneras des conseils, peut-être.

ANGÈLE

Moi ?... Ah ! vous vous moquez de moi, maman.

LA COMTESSE

Eh bien, voilà qu'à mon tour je suis presque aussi embarrassée que toi, Angèle... je me marie.

ANGÈLE, se jetant à son cou

Vous, ma mère ?

LA COMTESSE

Eh ! oui... je fais cette folie... Mais je ne t'en aimerai pas moins, mon enfant !... mais je n'en ferai pas moins tout au monde pour ton bonheur... Ton beau-père te sera un appui, un soutien de plus...

ANGÈLE

Oh ! oui, vous faites bien, vous avez raison.

LA COMTESSE

Tu m'approuves donc ?

ANGÈLE

Oh ! ma mère, ai-je le droit de vous désapprouver ?...

LA COMTESSE

Eh bien, voilà qui doit te mettre à ton aise auprès de moi... Voyons, parle, mon enfant..

ANGÈLE

Oh ! moi...

LA COMTESSE

Mais c'est donc une chose bien affreuse, que tu n'oses pas me l'avouer, après ce que je t'ai dit ?

ANGÈLE

Oh ! oui, ma mère, bien affreuse !

LA COMTESSE

Voyons, mais tu m'inquiètes... sérieusement... Comment, tu crains, à moi ?...

ANGÈLE, se précipitant à ses pieds

Ma mère !... si j'avais là mon enfant, je le mettrais à vos pieds, et alors... vous me pardonneriez peut-être ?

LA COMTESSE

Malheureuse enfant, que dis-tu ?

ANGÈLE

Je dis, ma mère !... Pardon ! pardon !...

LA COMTESSE

Voyons, continue.

ANGÈLE

Je dis qu'un homme est venu... je ne savais pas, moi, ma mère... j'étais avec ma tante...

LA COMTESSE

Oh !...

ANGÈLE

Pauvre tante ! ce n'est pas sa faute, ma mère... Je l'ai aimé, cet homme... Vous n'étiez pas là, j'étais sans conseil, sans défense.

LA COMTESSE

Oh ! oh !...

ANGÈLE

Eh ! ma mère, vous voyez bien que vous ne me pardonnez pas...

LA COMTESSE, la relevant

Oh ! si, si, mon enfant, ma pauvre enfant !... Oh ! si, si, je te pardonne ; car tout cela, c'est ma faute... Si j'avais veillé sur toi, comme je devais le faire... Mais, au moins, cet homme, quel est-il ?

ANGÈLE

Oh ! vous avez bien dit, ma mère, digne de moi par sa naissance, par sa position sociale.

LA COMTESSE

Son nom ?

ANGÈLE

D'ailleurs, vous le connaissez... il est votre ami.

LA COMTESSE

Mais nomme-le donc.

ANGÈLE

Alfred d'Alvimar...

LA COMTESSE, tombant à genoux

Oh !... oh ! maintenant, c'est à toi de me pardonner, ma fille !

ANGÈLE

ANGÈLE

Comment ?

LA COMTESSE

Alfred d'Alvimar...

ANGÈLE

Eh bien ?

LA COMTESSE

C'est lui que j'allais épouser.

ANGÈLE, épouvantée

Cet homme vous aime, madame ?

LA COMTESSE

Il me l'a dit, du moins.

ANGÈLE, se renversant en arrière

Mon Dieu Seigneur, ayez pitié de nous !...

ACTE CINQUIÈME

HENRI MULLER

Une pièce faisant suite à une antichambre à perron qui descend dans un jardin. Cette pièce sépare l'appartement de la comtesse de Gaston de celui d'Alfred d'Alvimar ; elle a deux portes latérales.

Scène première

Alfred, Dominique.

Dominique lit les journaux. – Alfred entre par le fond.

ALFRED

Dominique, rien de nouveau ?

DOMINIQUE

Non, monsieur.

ALFRED

Personne n'est venu ?

DOMINIQUE

La femme de chambre de mademoiselle Angèle, voilà tout. Elle venait vous supplier, de la part de sa maîtresse, de passer chez elle.

ALFRED

C'est bien. (Dominique se retire dans la première antichambre.)
Pauvre enfant !... Quelle fatalité maudite pèse sur elle ! Il y a des moments où je suis prêt à tout dire à Ernestine et à faire un appel à son cœur. Mais le secret d'Angèle au pouvoir de cette femme, c'est impossible. Il y en a d'autres où je suis prêt à me jeter aux pieds de madame de Gaston, à tout lui avouer, au risque de perdre fortune et avenir. Toutes ces choses, qui tout à coup ont tourné ainsi, et qui jusque-là n'avaient eu pour dénoûment que quelques larmes, suivies d'un prompt oubli... Cette enfant qui est là, qui souffre, qui me demande et que je n'ose plus voir... Je lui écrirai, j'écrirai à sa mère. Je lui dirai tout, et, quand ma position sera fixée, je réparerai tout. Madame de Gaston me pardonnera ; ses protections sont presque aussi puissantes que celles d'Ernestine.

Mais partons d'abord, partons.

DOMINIQUE

Monsieur...

ALFRED

Quoi ?

DOMINIQUE

Le chasseur de madame de Varcy.

LE CHASSEUR, entrant

De la part de madame la marquise.

ALFRED

Bien... Mon brevet ! Ah ! elle reprend confiance en moi : je ne devais le trouver qu'en arrivant à Vienne. Que m'écrit-elle ? « Une nouvelle combinaison ministérielle vient d'être arrêtée au conseil ; tous les ministres se retirent, excepté celui des affaires étrangères ! » Tout le crédit de madame de Gaston s'écroule, et celui d'Ernestine se double. La nouvelle sera demain, 13 mars, dans *le Moniteur*. Oh ! me voilà à la merci de cette femme... Mais les événements sont donc d'accord avec elle ?... Dominique, je n'y suis pour personne.

LE CHASSEUR

Il n'y a pas de réponse, monsieur ?

ALFRED

Dites à madame la marquise que, dans un quart d'heure, je pars.

(Il rentre dans sa chambre. – Les deux domestiques s'éloignent en causant.)

LE CHASSEUR

Accompagnez-vous votre maître ?

DOMINIQUE

Oh ! je le suis partout. Je suis son homme de confiance plutôt que son domestique...

Scène II

Henri, la comtesse.

Henri ouvre une des deux portes latérales
et reste sans entrer. La comtesse entre.

HENRI

Du courage, madame ! je serai là.

LA COMTESSE

Et vous, monsieur Henri, de la prudence ! nous sommes bien
malheureuses, ne nous faites pas plus malheureuses encore.

HENRI

Soyez tranquille... Mais, vous-même, du calme, de la mesure !

LA COMTESSE

J'en aurai... Du reste, vous en jugerez... Cette porte seule vous
séparera de nous, et vous entendrez... n'est-ce pas ?

HENRI

Parfaitement...

Scène III

La comtesse, Dominique, puis Alfred.

LA COMTESSE

Votre maître est-il chez lui ?

DOMINIQUE

Non, madame.

LA COMTESSE

Rentrera-t-il bientôt ?

DOMINIQUE

Je ne sais.

LA COMTESSE

N'importe, je vais l'attendre.

DOMINIQUE

Mais, madame la comtesse, peut-être M. d'Alvimar restera-t-il
jusqu'à la nuit.

LA COMTESSE, s'asseyant

Eh bien, je l'attendrai jusqu'à la nuit.

D'ALVIMAR, dans l'antichambre

Non, non... Les chevaux à la voiture.

LA COMTESSE

Vous vous trompiez, mon ami ; le voici...

ALFRED, entrant

Vite, Dominique ! il faut... (S'interrompant.) La comtesse !...
(Allant à elle.) Ah ! madame, que je suis heureux, fatigué que je suis de visages diplomatiques, de trouver, en rentrant chez moi, un pareil contraste !...

LA COMTESSE

Faites sortir cet homme, monsieur.

ALFRED

Dominique, laissez-nous. (Bas.) Mets les chevaux à la voiture.
(Le domestique sort.) Eh bien, maintenant, madame, que toutes nos démarches sont terminées, et terminées heureusement, à quand mon mariage ?...

LA COMTESSE

C'est ce que je venais vous demander de la part d'Angèle...

ALFRED, lâchant la main de la comtesse

Ah !...

LA COMTESSE

Cette enfant vous aime... Vous l'aimez aussi...

ALFRED

Moi ?

LA COMTESSE

Oh ! si vous ne l'aimiez pas, comment nommeriez-vous votre conduite avec elle ? et si, après votre conduite avec elle, vous ne l'épousiez pas... comment alors nommeriez-vous votre refus ?

ALFRED

Mais, madame, après ce qui était convenu entre nous...

LA COMTESSE

Rien n'était convenu, monsieur !... ou j'ai tout oublié...

ALFRED

Madame...

LA COMTESSE

Mais je sais qu'il était convenu avec ma fille, monsieur, que vous me demanderiez la main de ma fille... Vous me l'avez demandée, et je vous l'accorde...

ALFRED

Mais je ne puis...

LA COMTESSE, se levant

Ah ! vous ne pouvez !... parce que nous sommes deux femmes, n'est-ce pas ? parce que nous n'avons ni père ni mari qui nous défendent ?... Vous ne pouvez !... lorsque vous avez déshonoré une enfant... si jeune, qu'elle ignorait ce que c'était que le déshonneur, vous ne pouvez, dites-vous !...

ALFRED

Mais, madame, depuis ce temps... un autre amour... que je crus partagé...

LA COMTESSE

Je ne vous comprends pas, monsieur.

ALFRED, se relevant

Alors je vois qu'il faut être clair et précis ; je vais l'être... Je ne puis épouser Angèle...

LA COMTESSE

Ah !...

ALFRED

Mes projets d'avenir...

LA COMTESSE

Malheureux !... malheureux que vous êtes !

ALFRED

Madame !

LA COMTESSE

Vos projets d'avenir ! et qui les a réalisés jusqu'à présent ?... Oh ! oh ! tout cela, c'est ma faute... Mais vous voulez donc que j'aie des remords toute ma vie ? que ces remords me conduisent au tombeau dans le désespoir et dans les larmes ? Car c'est moi, oui, monsieur, c'est moi, moi qui suis la seule cause du malheur de mon enfant... c'est moi qui, en quelque sorte, me suis jetée

entre elle et vous... Oh ! notre première conversation m'est bien présente, allez ! Vous veniez pour me la demander, monsieur, lorsque, comme une folle, comme une insensée, je vous ai développé mes projets à moi... Oh ! qui pouvait se douter aussi... ? J'aurais dû deviner tout cela... ou plutôt j'aurais dû, comme c'est le devoir d'une mère, veiller sur ma fille, ne pas la perdre de vue un instant, m'oublier pour elle... et je n'ai rien fait de tout cela... Aussi ma fille est perdue !... aussi je suis perdue !...

ALFRED

Perdue ?...

LA COMTESSE

Oui, monsieur... si vous résistez à mes larmes... et je n'ai que mes larmes, monsieur... car je ne puis vous y forcer, moi... Je ne puis que me traîner à vos pieds, en baiser la poussière, vous crier avec les sanglots et les gémissements d'un cœur brisé : « Rendez l'honneur à ma fille, épousez ma fille... » Puis, si vous me repoussiez, monsieur, et ce serait affreux !... la prendre dans mes bras... l'emporter hors du monde... dans quelque coin, dans quelque retraite... où nous puissions cacher nos larmes... Ah ! oui, voilà tout ce que je puis... Je le sais, monsieur, je le sais, et voilà ce qui fait mon désespoir...

ALFRED

Oh ! madame !... mais vous vous exagérez...

LA COMTESSE

Notre malheur, monsieur ?... Oh ! non... Celui de ma fille, peut-être... car c'est la moins coupable de nous deux... et, par conséquent, la moins malheureuse. Mais moi !... oh ! voir sa fille, à seize ans, retranchée de la société, comme si le linceul des morts avait passé sur elle... maudissant le jour où elle est née, et peut-être la mère qui l'a mise au jour !... pleurant, pleurant sans cesse, et se dire : « C'est moi, c'est sa mère... » Oh ! je ne m'exagère pas mon malheur... Oh ! monsieur, monsieur, dites, en est-il, en connaissez-vous un plus grand ?...

ALFRED

Oui, je sais que la fatalité nous pousse.

LA COMTESSE

Et votre enfant, monsieur !... Pauvre enfant ! qui n'a point demandé à naître, et qui est né... né dans la honte, pour vivre dans la honte... que vous condamnez à une vie sans avenir, qui fera rougir sa mère, et qui rougira d'elle... Oh ! cet enfant !... Dieu, monsieur, a voulu que l'homme le plus implacable eût des entrailles de père... Vous vous laisserez toucher... Mon Dieu ! j'avais des choses si puissantes à vous dire, avant de vous voir... et, maintenant que je vous vois, je n'ai que des larmes... Oh ! prenez pitié de nous, monsieur... prenez pitié de nous, et le Seigneur vous bénira... Oh ! je le vois, vous vous attendrissez !... Mon Dieu ! mon Dieu !... donnez-moi de ces mots, de ces accents du cœur qui persuadent, qui entraînent !... Mon Dieu ! je vous le demande à genoux !

ALFRED

Eh bien, madame, voyons...

LA COMTESSE

Oui, oui, voyons, que voulez-vous ? que désirez-vous ?... Moi, je me retirerai dans un couvent... je vous abandonnerai le peu que j'ai... Vous payerez ma dot, et voilà tout.

ALFRED

Oh !

LA COMTESSE

Oui ; à un homme, je le sais, il faut de la fortune, et vous ferez bien d'accepter ce que je vous offre, monsieur. Mais, à moi, il ne me faut rien... plus rien...

ALFRED

Eh bien, meurent mes projets d'avenir et d'ambition ! Madame, montez dans ma voiture ; allez chez votre notaire... amenez-le ici ; et... si vous voulez bien me faire l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle Angèle...

LA COMTESSE

Vous dites, monsieur ?... Ah !...

ALFRED

Je dis, ma mère, que je suis prêt à devenir son époux.

LA COMTESSE

Ah !... laissez-moi vous baiser les mains, vous embrasser les genoux. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... mon enfant, ma pauvre enfant !... tu n'auras donc rien à reprocher à ta mère !... Oh ! monsieur, monsieur... oh ! que je vous remercie !...

ALFRED

Eh bien, madame, ne perdez pas un instant ; allez...

LA COMTESSE

Oui, oui... Adieu...

ALFRED, après l'avoir suivie des yeux,
revenant vivement en scène et sonnant

Dominique ! Dominique !

DOMINIQUE, paraissant

Monsieur ?

ALFRED

Un cabriolet de place... le premier venu... et à la poste aux chevaux.

DOMINIQUE

Nous partons ?

ALFRED

À l'instant... à la minute... Cours. (Dominique sort.) Voyons, ai-je tout ce qu'il faut ?... de l'or... des billets... mon passeport ?... Ah ! mon brevet !

(Il entre dans la chambre.)

Scène IV

Henri, puis Alfred.

HENRI, ouvrant la porte. Il est très-pâle

L'infâme !... (Il va à la porte du fond, la ferme et met la clef dans sa poche. Il s'approche de la table, écrit quelques lignes sur un morceau de papier, puis revient s'asseoir sur une chaise.) À nous deux, maintenant !

ALFRED, se précipitant dans la chambre, va à la porte,
la secoue violemment, puis se retourne et aperçoit Henri

Ah !... (Les deux hommes se regardent avec une expression de colère croissante, puis Alfred marche à Henri et lui dit froidement.)
Monsieur, quelles sont vos armes ?

HENRI

Ah ! vous devinez donc pourquoi je suis ici ?

ALFRED, avec une violence concentrée

Oui, je le devine, et je vous rends grâce. Voilà donc un homme enfin !... J'étais fatigué d'avoir affaire à des femmes, et j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre qui vienne ainsi ; car je suis aussi las de vous que vous pouvez l'être de moi ; et peut-être suis-je aussi las de l'existence que je le suis de vous. Ainsi, tuez-moi, ou que je vous tue... peu m'importe !... car, si je ne suis pas débarrassé de vous... du moins, je le serai de la vie... Mais dépêchons, monsieur, dépêchons, je vous en prie.

HENRI

Oh ! ce n'est pas moi qui vous ferai attendre.

ALFRED

Alors, quelles sont vos armes ? Vite, vite ! quant à moi, tout ce que vous voudrez. L'épée vous convient-elle ?

HENRI

Ah ! vous le voyez, monsieur... je suis si faible, qu'à peine si mon bras pourrait la porter... Du premier coup, vous me désarmeriez... et alors je serais à votre merci... alors vous feriez de la magnanimité, vous me feriez grâce.

ALFRED

Oh ! non, soyez tranquille...

HENRI

Alors vous m'assassineriez !

ALFRED

Eh bien, monsieur, le pistolet... À quinze pas, dix balles à tirer, jusqu'à ce que l'un de nous deux tombe...

HENRI

Vous auriez trop d'avantages encore, monsieur, car ma vue est

faible, et ma main tremble. Je veux me placer en face de vous, non comme une victime, mais comme un ennemi.

ALFRED

Eh bien, monsieur, faites vos conditions ; égalisez le combat, si la chose est possible, et tout ce que vous proposerez, je l'accepterai. Oui, tout, tout, tout, pourvu que ce soit à l'instant même...

HENRI

Eh bien, monsieur, à bout portant, un seul pistolet chargé sur deux... Feu en même temps, et alors c'est le moyen que l'un des deux tombe... Alors, les avantages de l'adresse et de la force disparaissent ; c'est le jugement de Dieu, monsieur... et prenez garde, Dieu est juste !

ALFRED, avec impatience

C'est bien... c'est bien... Mais où trouverons-nous des témoins qui permettent ce duel ?

HENRI

Nous nous en passerons.

ALFRED

Et l'accusation d'assassinat ?...

HENRI, tirant de sa poche le papier qu'il a écrit

Voilà qui fera preuve contre elle.

ALFRED

« Fatigué de la vie, je me suis tué moi-même... Qu'on n'accuse personne de ma mort. »

HENRI

Si je succombe, monsieur, on trouvera ce papier sur moi.

ALFRED, prend une plume, écrit la même phrase, et met l'écrit dans sa poche

C'est bien ! Maintenant, au bois de Boulogne.

HENRI

Ce n'est point la peine... Nous avons là un jardin.

ALFRED

Acceptez-vous mes pistolets ?

HENRI

Oh ! parfaitement.

ALFRED

Je vais les chercher

HENRI, l'arrêtant

Un instant, monsieur ! cet appartement n'a-t-il pas deux sorties ?

ALFRED, le regardant, et avec colère

Eût-il les cent portes de Thèbes, monsieur, je vous donne ma parole d'honneur que je ne sortirai que par celle-ci.

HENRI

Je vous attends.

(Alfred sort.)

Scène V

Henri, puis Angèle.

HENRI

Oh ! mon Dieu, ce n'est pas la vie que je vous demande, vous le savez ; mais, avant que je meure, faites de moi l'instrument de votre vengeance, et je vous bénirai.

ANGÈLE, entr'ouvrant la porte

Monsieur Henri, êtes-vous là ?

HENRI

Angèle !...

ANGÈLE

Ma mère m'a dit de venir vous joindre ; elle rentre avec un notaire... Oh ! mon Dieu, tout est donc décidé ?

HENRI, à part

Pauvre enfant !

ANGÈLE

Ainsi c'est à vous, monsieur Henri, à vous que je devrai du moins d'être heureuse mère, si je ne suis pas heureuse épouse.

HENRI

Si vous n'êtes pas heureuse épouse, Angèle ?... Ce mariage, en s'accomplissant, n'aurait-il pas fait votre bonheur ?

ANGÈLE

Mon bonheur ?... Ah ! le bonheur fut l'ange gardien de mes jeunes années ; il s'est envolé avec elles.

HENRI

Cependant, Angèle, le bonheur est dans l'amour.

ANGÈLE, amèrement

Et croyez-vous qu'Alfred m'aime ?

HENRI

Mais vous l'aimez... vous ?

ANGÈLE

Henri... si le déshonneur avait été pour moi seule... s'il n'eût point, en m'atteignant, rejailli sur ma mère et sur mon enfant...

HENRI

Eh bien ?

ANGÈLE

Mon ami, je vous le jure, j'eusse préféré le déshonneur, la mort même, au malheur de devenir la femme de cet homme.

HENRI

Que dites-vous, Angèle ?

ANGÈLE

Je dis que je n'ai plus qu'un instant où je puisse pleurer, que je n'ai plus qu'un ami à qui je puisse tout dire... Et cet instant, c'est celui-ci, et cet ami, c'est vous... Oh ! oh ! mes larmes m'étouffent, Henri... Oh ! laissez-moi pleurer.

HENRI

Oui, pleurez, Angèle !... peurez !...

ANGÈLE

Quel avenir de douleurs me promet cet homme, si j'en juge par le passé !

HENRI

Et cependant vous avez pu l'aimer... vous si pure, si candide... Nulle voix d'en haut ne vous a avertie de voiler vos yeux et votre cœur, lorsque ce démon s'est approché de vous.

ANGÈLE

Oh ! si, si !... ne blasphémez pas Dieu... Ce fut de la fasci-

nation et non pas de l'amour.

HENRI

Vous... vous, Angèle, vous ne l'auriez jamais aimé ?... Oh ! cela ne se peut pas.

ANGÈLE

C'est d'aujourd'hui seulement que je vois clair dans mon cœur... depuis ce secret fatal que ma mère m'a révélé.

HENRI

Quel secret ?

ANGÈLE

Oh ! vous ne le saurez jamais, Henri ! car ce secret n'est pas le mien... Eh bien, depuis que ce secret m'a été connu... il m'a semblé qu'un voile tombait de mes yeux. Mon malheur fut le résultat d'un charme, d'un prestige, d'une surprise... mais, je vous le répète, oh ! je sens là que je ne l'ai jamais aimé... et j'en suis fière.

HENRI

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! suis-je assez malheureux ! suis-je assez condamné !...

ANGÈLE

Vous, Henri ?

HENRI, tombant sur une chaise

Elle ne l'a jamais aimé !... elle ne l'a jamais aimé !... Elle aurait donc pu m'aimer, moi ?

ANGÈLE

Que dites-vous ?

HENRI

Mon Dieu ! mais vous m'avez donc choisi pour épuiser tous les désespoirs ?... Vous m'avez montré la vie, et vous me l'ôtez... vous m'avez montré l'amour, et vous me l'ôtez encore... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! c'est plus qu'un homme n'en peut supporter... Prenez pitié de moi... ou tuez-moi tout de suite...

ANGÈLE

Henri !

HENRI

Oh ! une heure seulement de son amour !... cette heure, mon Dieu, vous pouviez me l'accorder cependant... Était-ce trop d'une heure de bonheur dans ma vie condamnée ?... Oh ! je serais mort si heureux, si elle m'avait dit une fois seulement : « Henri, je t'aime ! » Car je vous aimais, moi, Angèle ; je vous aimais avec passion, avec délire, et j'ai renfermé cet amour dans ma poitrine ; et je lui ai donné mon cœur à dévorer. Ah ! Angèle ! Angèle !

(Il sanglote.)

ANGÈLE

Monsieur Henri, vous oubliez que je vais être la femme de M. Alfred d'Alvimar.

HENRI

Oh ! non, non, grâce au ciel, cela ne sera pas.

ANGÈLE

Comment ?

ALFRED, paraissant

Me voilà, monsieur.

HENRI, revenant à lui

Ah ! vous avez été bien longtemps... Vous avez été trop longtemps.

ALFRED, bas

Mes pistolets étaient emballés ; il m'a fallu le temps d'en charger un.

HENRI

Vous-même ?...

ALFRED

Vous choisirez.

HENRI, s'éloignant

Très-bien.

ANGÈLE

Où allez-vous ?

HENRI

Angèle, priez Dieu !

ANGÈLE

Pour quoi ?

HENRI

Pour vous... Allons, monsieur...

Scène VI

Angèle, puis la comtesse et un notaire.

ANGÈLE

Oh ! que signifient ces paroles, et pourquoi sortent-ils ensemble ?... « Grâce au ciel, vous ne serez pas la femme de M. d'Alvimar », a-t-il dit. Eh ! mon Dieu ! mais a-t-il oublié qu'il n'y a pas pour moi de milieu entre le malheur et la honte ?... Oh ! ma mère, ma mère, venez.

LA COMTESSE, au notaire

Par ici, monsieur, je vous prie... Voici une table, de l'encre, des plumes... Ayez la bonté de rédiger le contrat.

LE NOTAIRE

Oui, madame, à l'instant.

LA COMTESSE, à Angèle

As-tu M. d'Alvimar ?

ANGÈLE

Oui, mais une minute seulement.

LA COMTESSE

Où est-il ?

ANGÈLE

Sorti avec M. Henri...

LA COMTESSE

Ensemble ?...

ANGÈLE

Et très-animés, ma mère.

LA COMTESSE

Aurait-ils eu quelque querelle ?

ANGÈLE

J'en ai peur...

LA COMTESSE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que dis-tu ?
(On entend un coup de pistolet.)

ANGÈLE

Ma mère !...

LA COMTESSE

Eh bien ?...

ANGÈLE

Avez-vous entendu ?...

LA COMTESSE

Le bruit d'une arme à feu !

ANGÈLE

Ils se battent...

LA COMTESSE, lui montrant le notaire

Silence !... Mon Dieu !...

(Elles restent toutes deux debout et immobiles, à côté l'une de l'autre, sans oser se retourner. – Henri Muller monte lentement les degrés du perron, plus faible et plus pâle que jamais, et vient s'appuyer sur la chaise du notaire, sans être vu de lui.)

Scène VII

Les mêmes, Henri.

LE NOTAIRE, à la comtesse

Les nom et prénoms du futur époux, madame, s'il vous plaît ?

HENRI

Henri Muller.

LA COMTESSE et Angèle, se retournant

Oh !...

HENRI

Et ajoutez, monsieur, que je reconnais mon enfant !

LA COMTESSE

Henri, Henri ! qu'est-ce que cela veut dire ?

HENRI, à mi-voix, s'avançant

Cela veut dire que, cette fois encore, cet homme vous trompait, madame.

LA COMTESSE

Il est parti ?

HENRI

Il est mort...

ANGÈLE

Oh !... oh !... mon Dieu !

HENRI

Angèle... il y avait sous le ciel un homme devant lequel vous auriez eu à rougir lorsqu'il aurait passé près de vous. Cela ne devait pas être : cet homme, je l'ai tué.

ANGÈLE

Vous oubliez, Henri, qu'il y en a encore un autre qui sait tout, et devant lequel aussi j'aurai à rougir.

HENRI

Oh !... oh ! celui-là a si peu de temps à vivre !